

Retour au loup qui sommeille en chacun de nous

Grégoire Aymon 3M6



Travail de maturité présenté en vue de l'obtention du *certificat de maturité
gymnasiale*.

Année d'étude : 2020-2021

Enseignante référente : Mme Vanessa Bongcam

À mes parents,

Je vous dédie ces heures passées à l'élaboration de ce travail comme si elles pouvaient valoir autant que toutes celles accordées avec attention à mon éducation. Un grand merci également à Chloé de Vooght qui à ma demande, a dessiné ce magnifique visage de loup en page de couverture.

*« Seul le penseur occidental est assez bizarre pour croire
que la sagesse consiste à s'éloigner de l'animal en lui,
à s'élever sur ses décombres »*

Baptiste Morizot

Table des matières

I. Introduction.....	6
II. Le concept de la Biophilie.....	7
II.1 Albert Schweitzer et l'origine du concept.....	8
II.2 Le dualisme de Fromm.....	9
II.3 La version finale de Wilson.....	13
III. La Biophilie et moi.....	14
III.1 La marche au rythme de la nature.....	14
III.2 La technique de l'affût.....	18
III.3 La nature sentimentale.....	19
IV. Coévolution entre loups, humains et autres animaux.....	20
IV.1 La panthère, le loup et moi.....	20
IV.2 Coévolution entre loups et humains.....	21
IV.3 Du loup au chien.....	24
IV.4 Le loup, les ongulés et moi.....	26
V. Le loup, reflet d'une cohabitation difficile entre Humains et Nature.....	27
V.1 Le loup en Suisse.....	27
V.2 Le loup comme prédateur pour les troupeaux comme pour les humains ?.....	30
V.3 La réalité des éleveurs.....	32
V.4 La position des Chasseurs.....	34
V.5 Les défenseurs du Loup.....	34
V.6 Le point de vue des scientifiques.....	36
V.7 Humains et nature, une relation qui évolue.....	38
VI. Des rapports déconnectés entre Humains et Nature.....	39
VI.1 La force des mythes.....	39
VI.2 Les mythes sur le loup et les grands prédateurs.....	40
VI.3 La sédentarisation, un tournant majeur dans nos relations au vivant.....	44
VI.4 Des philosophes comme portes paroles d'un humain supérieur aux animaux.....	46

VII. Repenser nos liens au vivant.....	49
VII.1 Une diplomatie entre existants.....	49
VII.2 Le pistage philosophique.....	51
VII.3 Les yeux d'un autre.....	52
VII.4 Un déplacement de quel ordre ?.....	52
VII.5 Les invites.....	53
VII.6 L'esprit, un flux continu... Ou presque.....	54
VIII. Conclusion.....	56
VIII. Avis personnel.....	57
IX. Références.....	59
X. Annexes.....	69
XI. Remerciements.....	75

Chapitre I : Introduction

Je suis originaire du canton du Valais et j'ai eu la chance durant toute mon enfance de retourner dans ma région d'origine. Ma famille possède un chalet retranché dans les montagnes et il est certain que nous y avons passé plus de temps qu'à voyager autour du globe pendant les vacances. Ce chalet se situe dans le vallon de Réchy.^a C'est une ancienne étable, aujourd'hui retapée grâce au travail de mon grand-père et de ses amis. Alimenté avec l'eau de la rivière et un simple chauffage au bois, le mayen se veut plutôt pittoresque. Il est situé à plat, mais entouré de pentes. Il siège au centre de deux clairières, l'une en amont, et l'autre en aval. Ces étendues d'herbe font souvent office de garde-manger pour le gibier du coin ou les mulets qui pâturent durant l'été. On se retrouve presque inévitablement à faire la rencontre d'animaux sauvages de toutes sortes. On a également la chance d'observer la végétation abondante qui est libre de pousser comme elle l'entend, dans un territoire où l'humain ne met quasiment jamais les pieds. Ces paysages je les connais et je ne me lasse pas de les apprécier. J'ai eu la chance d'avoir une éducation en partie axée sur la découverte de la nature. Grâce à cette approche du monde naturel, j'ai réalisé que je pouvais voyager et m'évader intérieurement sans parcourir de grandes distances.

Sans doute, l'expérience la plus forte et qui inlassablement m'anime, est celle de la rencontre fortuite avec les espèces animales locales, le plus souvent des ongulés.^b Plus généralement, lorsque je suis en forêt, j'aime observer les mammifères et les oiseaux en tout genre. Cette activité est devenue si importante qu'elle constitue souvent mon occupation principale lorsque je suis là-haut. C'est un sentiment qui me fascine toujours, que de pouvoir assister au splendide spectacle qu'offre la nature, lorsqu'un animal conscient ou non de votre présence, s'avance sous vos yeux. La recherche des comédiens, et le siège qui sera le vôtre dans la grande salle de spectacle qu'est la forêt, sont des moments tout autant splendides que la pièce elle-même. En effet, marcher pendant des heures, patienter longuement, écouter attentivement, observer rigoureusement le paysage, choisir l'endroit où l'on veut se placer pour mettre le plus de chances de notre côté, constitue déjà un moment très excitant. Au-delà de la rencontre, je me satisfais d'un craquement de brindille ou de l'aboiement d'un chevreuil, car ce qui est invisible laisse libre cours à l'esprit pour rêver et imaginer ce qui vous entoure. C'est une activité pour laquelle ma patience n'a pas de limites, tant la jouissance des rares rencontres peut me satisfaire. Cette jouissance, sans cesse renouvelée, me motive et m'entraîne toujours plus à la retrouver. Les manières de pratiquer cette passion sont multiples, de la simple marche à l'affût, les moyens pour aller à la rencontre de la nature sont variés, et ceux que j'ai expérimentés seront décrits plus loin (cf. chap III, *La Biophilie et moi*). Pour aller à la rencontre du vivant qui nous entoure, il faut entraîner son attention. Il faut faire preuve d'une sensibilité pour l'environnement naturel, et surtout, toujours plus aiguïser son sens de l'observation.

^a Le Vallon de Réchy se situe entre le val d'Hérens et le val d'Anniviers en Valais. Il tient son nom de la rivière qui s'y écoule : la Rèche.

^b Les ongulés sont des mammifères dont les pattes se terminent par un sabot. Ici, il est question de ceux que l'on retrouve facilement dans nos forêts alpines Suisse, comme le cerf, le chamois, le chevreuil etc...

Les intentions qui ont motivé ce travail partent d'une volonté de comprendre mon attrait pour ces moments en pleine nature. Un besoin de comprendre pourquoi j'en ai fait mon passe-temps favori lorsque je suis là-haut, et au-delà, cerner ce qui me procure tant de bien.

Un autre aspect qui m'intéresserait d'explorer, est celui de l'esprit. Lorsque j'ai commencé à faire ces sorties seul en forêts, un sentiment m'habitait déjà. Les pensées parasites dans mon cerveau me dérobaient à la vie, à l'instant présent. C'est très désagréable lorsque je pars marcher en forêt, seul, dans ce cadre silencieux. Pendant que je marche, un discours intérieur permanent me capte, je me demande si je devrais me rendre sur ce rocher, dans cette direction ou dans une autre, si avant que je sois rentré j'aurai fait la rencontre d'un animal. Ces projections, liées au futur et au passé, à mes questionnements, me rendent distant du moment que je vis. Ce travail pourra peut-être apporter un éclairage sur le flux continu de l'esprit. Mais il aura surtout pour objectif d'expliquer mon attrait pour la nature, car au-delà du fait que je remarque une activité encéphalique importante, j'apprécie ces moments en pleine nature et c'est sur cet attrait que portera véritablement le travail.

Pour mieux comprendre ce choix, cette attirance, il est utile de comprendre ce qu'est l'humain et ce qui nous habite tous. Il sera intéressant d'observer que les concepts qui m'ont permis d'y voir plus clair se rattachent d'abord à l'ensemble des êtres humains. Je les vis d'une manière personnelle, mais ce qu'ils décrivent est dans un premier temps le rapport que l'humain entretient à son environnement. C'est un raisonnement déductif. Je suis obligé dans un premier temps de comprendre des raisonnements généralisés et ensuite de les mettre en parallèle avec mon expérience. C'est pour cette raison que mes thématiques se construiront souvent en deux temps. Dans un premier temps, j'expliquerai un phénomène commun à un groupe d'humains, pour dans un second temps, faire l'analogie avec moi-même. Mon compagnon de route sera le loup. On parle de cet animal tous les jours dans la presse : Mais pourquoi est-il si célèbre ? Pourquoi le loup ressemble-t-il tant aux êtres humains ? Que représente-t-il ? Qu'est ce qui me lie à lui ? Toutes ces questions seront abordées dans le travail et les véritables raisons qui m'ont poussé à le choisir comme compagnon seront éclaircies et détaillées ci-après. Ainsi commenceront mes recherches par l'exploration d'un concept clé, en matière de sensibilité au vivant chez l'être humain. Ce concept est celui de la Biophilie.

Chapitre II : Le concept de la Biophilie

L'hypothèse de la Biophilie vient de Edward O. Wilson (biologiste myrmécologue^c né en 1929) qui en 1948, nomme ainsi le fait que les humains possèdent une certaine propension à la recherche de liens entre eux et la nature. Nous employons souvent le terme « nature » pour définir des espaces physiques qui entourent nos milieux urbains et qui n'ont pas été transformés par l'humain. Ici le terme de « nature » regroupe l'ensemble de ces espaces, mais également tous les êtres vivants qui s'y trouvent. C'est cette définition qu'il faudra prendre en compte lorsque ce terme sera employé dans le travail.

^c La myrmécologie est une branche de l'entomologie (étude des insectes), spécialisée dans les fourmis.

E. O. Wilson n'est pas le premier à avoir utilisé ce concept, avant lui, Erich Fromm (psychanalyste^d et sociologue^e américain, 1900 - 1980) s'en emparait déjà avec une portée éthique, et lui-même s'inspirait d'Albert Schweitzer (médecin, philosophe et musicien¹, 1875 - 1965). Nous allons explorer l'évolution du concept. Premièrement, nous commencerons par Albert Schweitzer, puis nous continuerons avec Erich Fromm avant d'explorer la version finale du concept chez Wilson.

II.1 Albert Schweitzer et l'origine du concept

Albert Schweitzer a marqué le XX^{ème} siècle. Il était pasteur et théologien protestant. Il vient de Kayserberg en Alsace Lorraine. Sa vie, jalonnée d'actions et de nombreux combats, est le parcours d'un homme précurseur dans de nombreux domaines. De l'action humanitaire à l'antispécisme, en passant par l'écologie, cet homme engagé s'est fait connaître autour du globe : il a développé un hôpital dans la forêt équatoriale au bord de l'Ogooué^f en 1913. C'est d'ailleurs son engagement humanitaire sur le continent africain qui lui aura valu le prix Nobel de la paix en 1952. Ce prix lui apportera une célébrité et une attention médiatique toute particulière.² Le médecin a eu une enfance proche de la nature, il était sensible aux mauvais traitements que l'on infligeait aux animaux, et a toujours eu pour vocation de les protéger. Cette sensibilité pour le vivant, se retrouve dans l'un des tournants fondamentaux de sa pensée, dans ce qu'il appelle : « le respect de la vie ». Albert Schweitzer était croyant. Il reconnaît dans la Bible un message de non-violence et d'amour. Cependant, il s'étonne de l'indifférence de ses contemporains européens, à l'égard de la protection des animaux. Lui, voit en l'amour du prochain, que l'on trouve dans le christianisme, une compassion implicite pour les animaux en général. Il rappelle à quel point les autres êtres vivants qui nous entourent sont précieux et irremplaçables. C'est sur cette observation qu'il tisse sa mise en garde à propos des activités humaines.

Pour lui, le respect envers la nature qui nous entoure ne doit pas seulement se présenter sous la forme d'une pensée ou d'un sentiment, mais bien comme une attitude. Il doit prendre la forme d'un comportement réfléchi et créatif, pour trouver des solutions permettant de préserver la vie de son caractère autodestructeur : Albert Schweitzer est témoin de nombreux abus sur la nature, mais aussi entre les humains. Très jeune déjà, un ami d'enfance lui avait proposé de tirer sur des oiseaux avec un lance-pierre. Cette idée l'avait consterné. Plutôt que de tirer sur les oiseaux, il fit beaucoup de bruit pour qu'ils s'enfuient et qu'ils restent en vie. Il s'intéressait également à la bombe atomique. Schweitzer échangeait souvent avec d'autres scientifiques de renom comme Albert Einstein (physicien, 1879 - 1955) ou Bertrand Russell (mathématicien, 1872 - 1970), au sujet de cette bombe. Tous déploraient les essais atomiques qui représentaient selon eux un grand danger.³ Schweitzer, par ces observations, en a conclu que l'être humain pouvait être un danger pour lui-même et également pour le reste du vivant.

^d La psychanalyse est une discipline qui prend forme à la fin du XIX^{ème} siècle. Son objectif est de mettre en lumière les particularités de notre inconscient.

^e La sociologie c'est l'étude d'actions, de phénomènes sociaux, observables dans une société.

^f L'Ogooué est le fleuve principal du Gabon, il prend sa source en République du Congo. Après un parcours de près de 900 km, il se jette dans l'océan Atlantique.

C'est en ce sens qu'il militait pour que l'être humain opte toujours pour la vie. Quelles que soient ses ambitions, l'humain doit y intégrer une conscience écologique sous peine de dégrader le monde du vivant dont il fait partie. C'est probablement ce qui a amené Schweitzer à mettre sur un pied d'égalité toutes les formes de vie, afin qu'on les respecte autant que nous devons nous respecter. Voici une citation qui montre bien ce cheminement de réflexion : « je suis une vie qui veut vivre, au milieu d'autres vies qui veulent vivre »⁴. Le terme de « Biophilie » n'apparaît pas encore dans les travaux de A. Schweitzer ; le premier à l'employer sera E. Fromm. C'est de l'éthique à propos du vivant d'A. Schweitzer qu'Erich Fromm s'inspirera.

II.2 Le dualisme de Fromm

Passons maintenant à Erich Fromm, le second penseur à avoir réfléchi au concept de Biophilie. Erich Fromm fut l'un des premiers représentants de l'École de Francfort, groupe d'intellectuels allemands, réunis autour de l'Institut de Recherche Social fondé dans cette ville. Cet Institut est l'officialisation de réunions, à l'origine informelles, qui regroupaient des penseurs en faveur de l'approche marxiste. C'est au début des années 1920 que Félix Weil (rentier, 1898 – 1975), organise ces discussions dans des hôtels où il convie la grande bourgeoisie à venir échanger sur la pensée marxiste. Il finira par fonder l'Institut 3 ans plus tard avec notamment Max Horkheimer (philosophe et sociologue, 1895 – 1973) qui en prendra la direction. Fromm quant à lui, contribuera à la création du département de psychanalyse en 1929. Malheureusement, comme tous ses collègues, il dû quitter l'Allemagne. L'arrivée au pouvoir de Hitler (homme d'état allemand, 1889 – 1945) signa la fin de l'École de Francfort.⁵ Fromm décida alors de continuer ses activités aux Etats-Unis dès 1934. Son domaine de prédilection était la psychanalyse, qu'il a conjuguée avec les phénomènes sociaux liés au travail et à l'économie de la période de l'après-guerre. Il est ainsi reconnu comme celui ayant lié Karl Marx à Sigmund Freud, dans la pensée Freudo-marxiste. Ce courant de pensée regroupe des philosophes, des psychanalystes, des écoles ou des penseurs qui ont rapproché la théorie marxiste et celle de la psychanalyse. Pour rappel, le courant de pensée marxiste traite conjointement les aspects politique, économique et sociologique. Ce sont les trois composantes à travers lesquelles Karl Marx a pensé la société. Ses théories commencent au milieu du 19^{ème}.

Nous connaissons maintenant les disciplines intellectuelles que Erich Fromm explore. Nous allons voir comment elles ont fait évoluer le concept de Biophilie. De quelle manière Fromm s'est-il appuyé sur l'éthique de Schweitzer pour aller vers une réflexion davantage sociétale ? Je vais tenter de l'expliquer. Mais avant cela, il faut comprendre que la pensée de Fromm s'appuie sur un dualisme. Plus précisément, elle reflète le dualisme **d'avoir et être** :

Un dualisme en philosophie, est une thèse qui met en relation deux réalités différentes, de nature « indépendante » et « irréductible ».⁶ Parfois ces deux principes s'opposent comme dans un dualisme moral où le bien s'oppose au mal. Ici, ce n'est pas directement le cas, être et avoir renvoient à un mode d'existence, à une manière de vivre. Regardons de plus près comment nous pourrions les différencier.

Avoir : Une personne qui vit dans l'avoir, pense trouver sa sécurité par l'accumulation de biens matériels comme une voiture, une maison, ou encore des vêtements. Elle désire avant tout posséder et donc acquérir de l'argent. On assimile cette caractéristique au facteur biologique de survie.⁷

Être : Une personne dont la vie serait guidée par l'être, trouve son bonheur dans les relations aux autres pour qui elle est attentive et remplie de compassion. Elle sait que son bien-être se trouve dans l'amour et l'humilité, et non dans l'accumulation de biens.⁷ Ce besoin renvoie à la nécessité pour les humains de surmonter l'isolement, en recherchant le contact avec autrui.

Ces deux catégories sont très caricaturales et générales. Elles n'ont pas pour objectif de définir de manière précise le quotidien des gens, mais plutôt de dessiner deux grandes familles. Ces familles permettront à Fromm d'établir une tendance sociétale. Comme souvent dans les dualismes, on retrouve une notion morale, un jugement de valeur. Pour Fromm, l'avoir est nuisible pour l'humain car il se rattache à l'accumulation de richesses et à la consommation. Dans son livre, *Avoir ou être : un choix dont dépend l'avenir de l'homme*, Erich Fromm déplore une société industrielle qui réprime le désir de partager, de donner ou encore de se sacrifier. Après la révolution industrielle qui s'est amorcée à des moments différents du 19^{ème} selon les pays, les moyens de production sont devenus plus efficaces. Des nouveautés comme le moteur à vapeur ou la maîtrise de la production de masse, ont de plus en plus remplacé l'humain par des machines. C'est dans ce contexte de course à la production que Fromm juge l'avoir dommageable. Cette industrie croissante se construit selon lui au détriment de l'humain qui n'est plus considéré. De plus, ceux qui possèdent les moyens de production accumulent des richesses de plus en plus importantes. Ils ont par conséquent bien plus à perdre. Les grandes fortunes se referment sur elles-mêmes et protègent leurs acquis. Des grandes inégalités se forment et chacun défend ce qu'il possède dans un climat de rivalité. C'est probablement ce qui lui fera penser que l'égoïsme est devenu une normalité alors que la solidarité, une rareté.⁸ Evidemment, on ne peut pas dire que des personnes sont uniquement dans l'avoir ou uniquement dans l'être. La plupart du temps il s'agit d'un mélange plus subtil. Mais ce que veut montrer Fromm c'est que l'avoir a tendance à prendre le dessus. L'acquisivité à outrance domine le monde et le guide droit au désastre. Pour lui, notre salut réside dans les choix que nous prendrons car notre goût pour une puissance matérielle et par conséquent agressive, sont en train de nous mener à une crise écologique et sociale.⁸ Le raisonnement est devenu davantage sociétal mais ressemble au caractère autodestructeur de l'humain dont parle A. Schweitzer. Nous serions aveuglés par le désir de produire et de posséder. Ce désir se manifeste par une industrie polluante et déshumanisée. De là, il est clair que l'autodestruction dont nous faisons preuve n'est pas le résultat d'actions motivées directement par l'envie de nuire au monde du vivant et à nous même. Le psychanalyste l'envisage plutôt comme un dégât collatéral de la concurrence que nous impose la société et des solutions que nous trouvons pour faire face à cette concurrence.

C'est là qu'intervient le concept de Biophilie. Il apparaît comme une solution pour entrevoir une perspective plus écologique et plus relationnelle. De même qu'une société industrielle et polluante serait l'application concrète du principe d'avoir, la Biophilie serait

l'application dans le réel, de la catégorie abstraite qu'est l'être. Il s'agit donc pour ce penseur de faire renaître nos traits comportementaux liés à l'être. Pour Fromm, l'amour, au sens général est l'unique alternative à la destruction de l'humanité : « La biophilie est l'amour passionné de la vie et de tous les êtres vivants ; c'est le désir de favoriser la croissance, qu'il s'agisse d'une personne, d'une plante, d'une idée ou d'un groupe social. »⁹ Dans cette définition que nous donne Fromm à propos de la Biophilie, on voit que la croissance dont il nous parle, n'est jamais liée à une entreprise, un marché, ou encore à la production, qui sont pour lui des choses mortes. Il parle plutôt de ce qui est vivant ou immatériel, comme « les plantes », « les personnes », « les idées ».

L'apogée de cette description revient probablement aux mouvements hippies que Fromm a observés et commentés. Pour rappel, le mouvement hippie est un courant apparu dans les années 1960 aux Etats-Unis. Les communautés appartenant à ce mouvement se sont construites en rejetant les valeurs traditionnelles de la société de consommation.¹⁰ Elles cherchaient une émancipation dans de nouveaux types de rapports sociaux fondés sur l'entraide. Ces nouveaux groupes aspiraient à une plus grande liberté. Le milieu du XXème siècle fut marqué par un exode vers des communautés rurales dans des lieux retirés des centres urbains et proches de la nature. Ce retour à la terre s'accompagnait souvent d'un respect renforcé pour la planète. Il se traduisait par l'utilisation d'énergies renouvelables, du recyclage ou encore par la consommation de produits issus d'une agriculture biologique. Selon Timothy Leary (écrivain et psychologue américain, 1920 – 1996) , les hippies sont à l'origine du mouvement écologique.

Les mouvements hippies sont très inspirants pour Fromm mais ils restent des épiphénomènes. La majorité est à l'acquisition et à l'égoïsme. A bien y réfléchir, il est normal que les individus se tournent vers l'argent dans un premier temps et assurent leur sécurité par la possession. La pyramide de Maslow nous aide à comprendre pourquoi. Abraham Maslow (psychologue américain, 1908 – 1970), il a créé une pyramide qui hiérarchise les besoins de l'humain. Le but de cette pyramide est de montrer les étapes indispensables de l'humain à sa pleine réalisation.



Source : BETRENCOURT, Nicole, 2018. Faut-il Oublier La Pyramide De Maslow ? *my-psychologie.com* [en ligne] 20 juin 2018. [Consulté le 23 octobre 2021]
 Disponible à l'adresse : <https://my-psychologie.com/2018/06/20/faut-il-oublier-la-pyramide-de-maslow/>

Plus le besoin est vital, plus il se situe en bas de la pyramide. Selon cette pyramide, le besoin d'amour et d'appartenance n'est que le troisième dans l'ordre de priorité des besoins d'un individu. Les deux premiers sont les besoins physiologiques tel que la respiration, s'alimenter ou encore dormir et les besoins liés à la sécurité comme avoir un toit ou plus généralement le contrôle de son environnement. Maintenant, placez un individu dans nos sociétés occidentales capitalistes. Dès son plus jeune âge et durant tout son développement, le système scolaire et l'observation de son environnement, lui feront très vite comprendre que pour répondre aux deux premiers besoins de la pyramide de Maslow, les plus importants, il devra travailler pour gagner et accumuler de l'argent. C'est avec l'argent que l'on mange, que l'on boit, que l'on a un toit et qu'on se soigne. Dès lors, pour que l'individu garantisse ces deux besoins primaires, il n'aura d'autre choix que d'écouter son attrait pour l'avoir et délaisser l'être qui ne se trouve qu'au troisième étage de la pyramide. Pour Fromm, la société éveille l'avoir chez les humains plutôt que l'être, alors que les deux sont présents en lui. Pire encore, l'avoir qui prend une place dominante car essentiel à la survie de l'individu ne laisse qu'une place secondaire à l'être. L'être ne se manifeste pas dans nos sociétés comme l'amour de la vie mais comme l'obéissance aux règles et l'acceptation du système centré sur l'avoir pour ne pas en être exclu. C'est en quelque sorte notre autre tendance qui à défaut de s'exprimer pleinement, est en demi ton et n'est pas assez grande pour renverser l'avoir.

Fromm lie le fait d'être à l'acte d'aimer car c'est selon lui l'unique alternative à la destruction de l'humanité. Témoin d'une société qui se porte mal, il voit dans la biophilie, autrement dit, l'amour de la vie, une échappatoire pour la société qui se recentrerait dans une direction plus raisonnée basée sur le respect de la vie.

II.3 La version finale de Wilson et Kellert

Passons maintenant à Edward O. Wilson. Ce biologiste américain de renommée mondiale a créé la discipline de la sociobiologie. C'est une science qui vise à trouver la raison de certains comportements sociaux du règne animal dans son ancrage biologique. Au travers de ses livres, il lance l'alerte sur les graves menaces qui pèsent sur la biodiversité et en fait son combat majeur.¹² Il se rattache à E. Fromm et A. Schweitzer par son envie de préserver le vivant. C'est un scientifique qui va démontrer en faisant appel à la biologie que nous avons tous une tendance à chercher une connexion avec la nature.

L'hypothèse telle que Wilson l'a décrite et popularisée dans son livre « *Biophilia* » est formulée ainsi : « *L'Homme porte, dans son bagage biologique, le besoin et l'envie de Nature, ou tout au moins de l'environnement vivant naturel* ». ¹³

Pour construire son hypothèse et pour en faciliter la démonstration, Wilson se serait d'abord appuyé sur le concept inverse, celui de la Biophobie. A cet effet, il prend pour exemple les serpents. Ces animaux semblent provoquer chez tous les humains, les mêmes phénomènes de réaction. Ils provoquent la fuite, la peur, et la répugnance. Ces comportements biophobiques sont pour Wilson, des réminiscences de notre processus évolutif. En guise de démonstration, il mentionne que ces réactions s'observent même chez les individus qui n'ont

pas de serpents sur leur territoire ou qui n'en ont jamais vu. Il s'agit bien d'une caractéristique biologique liée à la nature, car un individu qui voit une arme à feu pour la première fois, ne sera pas effrayé par l'objet, pourtant bien plus mortelle que la grande majorité des serpents. L'être humain reconnaît donc des dangers liés à la nature mais pas au domaine de l'artificiel. C'est un comportement inné, hérité de plusieurs millions d'années d'évolution. À l'inverse, face à un animal ou tout être vivant, la réponse instinctive du corps peut être positive comme notre attrait pour le chien, théorie qui sera développée dans la suite du travail (cf. Chap IV, *Du loup au chien*), ce qui fait naître l'hypothèse de la Biophilie.¹⁴

Durant sa longue évolution dans son environnement naturel, l'être humain a développé des comportements pour assurer sa survie. Sur le plan émotionnel également, en réagissant par l'aversion ou au contraire l'attraction pour certaines espèces, l'humain s'est adapté à son environnement. Ce qui l'a préoccupé tant physiquement que mentalement durant son histoire évolutive, a sûrement dû laisser des traits comportementaux ineffaçables qui refont surface dans notre manière de fonctionner à l'heure actuelle. C'est donc sur cette conjecture évolutive que la théorie s'est fondée.¹⁵

Stephen R. Kellert (anciennement professeur émérite en écologie sociale à l'université de Yale aux Etats-Unis, 1944 – 2016) a également participé à l'élaboration du concept. Il est le co-auteur avec Wilson de l'essai *The Biophilia Hypothesis*, axé sur la recherche du lien entre la nature et les humains. Il portait un intérêt tout particulier à la conservation de l'environnement et au développement durable.¹⁶ L'apport essentiel de Kellert réside dans sa tentative de répertorier différentes attitudes biophiles, et de les classer. Ces attitudes permettent d'avoir un regard plus concret sur le concept et de lui donner du corps, car il est difficile à prouver. Même si Kellert a détaillé ces attitudes par catégories, je les traiterai en un seul point pour moins de confusion. J'ai choisi les attitudes biophiles qui étaient les plus analogues avec ce que j'ai pu expérimenter de la nature. Il ne s'agira pas d'une description exhaustive de l'œuvre de Kellert mais de quelques points importants pour mieux cerner le concept.

Pour Kellert, chaque expérimentation de la nature a amené avec elle un avantage évolutif au cours de l'histoire. L'humain aurait acquis de nombreuses facultés grâce à son caractère biophile. Ce que décrit Kellert c'est donc comment identifier un comportement biophile et le résultat qui en découle au fil de l'évolution de l'humain. Globalement, les comportements biophiles que j'ai choisis sont en lien avec la fascination et l'émerveillement de la nature. De l'approche admirative et contemplative de la nature, l'humain glisse vers la fascination et l'émerveillement qui conduisent à un désir de compréhension de l'environnement. Ce que nous pouvons trouver sublime selon Kellert, nous mènerait vers un bien-être psychologique. Nous serions donc inconsciemment à la recherche d'un environnement esthétique et apaisant. Enfin, si nous sommes touchés par la nature qui nous entoure, nous aurons davantage de respect pour elle. C'est également un comportement biophile que de protéger la nature. Les avantages évolutifs en lien avec ces comportements biophiles sont le développement d'une mobilité polyvalente au travers de l'orientation, l'escalade ou encore la randonnée. L'exploration admirative et le sens de l'observation permettent l'analyse toujours plus poussée du monde qui nous entoure.¹⁷

Chapitre III : La Biophilie et moi

Comme annoncé dans l'introduction (cf. chap I, *Introduction*) il est maintenant temps d'utiliser le concept de la Biophilie pour comprendre mon attrait pour les moments en pleine nature. Pour ce faire, j'utiliserai la version finale de Wilson et plus précisément les ajouts de Kellert. Les attitudes qu'il a décrites à propos de la fascination et de l'émerveillement se retrouvent dans mon expérience personnelle et nous allons voir de quelle manière.

III.1 La marche au rythme de la nature

J'aime marcher dans la nature. La forêt du vallon de Réchy offre un très beau cadre pour se promener. J'aime me perdre dans ces forêts, monter, descendre, grimper en me laissant porter par une sorte d'instinct, de besoin intérieur qui me guide je ne sais trop où. Chaque pas fait un bruit différent et chaque son de la forêt laisse dans l'imaginaire une hypothèse différente : un oiseau ? une feuille qui tombe ? un mammifère ? peu importe, le simple fait de s'ouvrir complètement aux signaux de la terre qu'ils soient olfactifs, sensoriels, auditifs ou visuels, suscite la fascination en moi. Le tout est sublimé lorsque cette balade s'accompagne d'une apparition, d'une découverte ou d'un éclair de lucidité sur les indices que l'on a sous les yeux. En ouvrant l'œil, on remarque ce qu'on ne voit pas forcément dans la nature. On aura alors la chance d'observer par exemple, un cassenoix moucheté perché sur sa branche.

1



Cassenoix moucheté
Nucifraga caryocatactes

Source : Grégoire Aymon, 2020

J'ai pris cette photo de cassenoix moucheté en octobre 2020. Je me promenais sur une route de montagne dans le vallon de Réchy. Ce qui est facile avec cet oiseau, c'est qu'il est dans nos régions toute l'année. Cependant, il n'est pas toujours très bruyant. Pour le voir, je

lève les yeux dans les arbres qui m'entourent et attend. Il aime bien se placer en hauteur et ses couleurs plutôt sombres peuvent le rendre difficile à observer. Souvent je ne le trouve pas lorsqu'il est posé sur une branche. Mais le moyen infallible pour le trouver, c'est d'attendre qu'il s'envole vers une autre branche. A ce moment-là, en vol, on peut le repérer et regarder où il se pose. J'aime bien faire ça, même si le cassenoix est un oiseau assez commun, j'aime l'idée de regarder un arbre qui paraît normal, qui ne présente pas de particularité au premier abord et savoir qu'à un moment peut-être, un oiseau s'en envolera. Pour faire ça je marche donc, mais surtout je m'arrête. Je me déplace au rythme de la forêt, selon ce qu'elle me propose. Mes actions ne sont plus rythmées par un horaire ou une montre, je vais au gré de la nature. Ici j'identifie un comportement biophile. Je suis guidé et poussé par un émerveillement et une fascination qui m'engagent à explorer mon environnement. Comme décrit dans les avantages évolutifs de Kellert (cf. chap II, *La version finale de Wilson*), l'approche admirative amène avec elle différentes manières de se déplacer. Le plus souvent c'est la marche ; il arrive également que je traverse un pierrier, je dois alors utiliser mes mains pour avancer. Parfois même pour rester discret je me mets à plat ventre ou je reste accroupi pour avancer. Ces manières de se déplacer sont souvent couplées à des rencontres et lorsqu'on parle de vie dans les arbres, il y en a un qu'on ne peut pas oublier : l'écureuil.



2

Ecureuil roux
Sciurus vulgaris

Source : Grégoire Aymon, 2020

L'écureuil est un rongeur que l'on voit également toute l'année dans nos régions. Son agilité est très impressionnante. Il saute d'arbre en arbre et a de la peine à tenir en place. Il est donc assez difficile à photographier. Lui se camoufle parfaitement dans les pins, c'est son énergie débordante qui le démasque. Il est souvent là et ne fuit pas forcément lorsqu'il rencontre un être humain contrairement à d'autres animaux plus imposants. En marchant, on peut faire des rencontres plus intimidantes dans le sens où elles nous figent l'espace d'un instant, contrairement à la mobilité extrême de la tête lorsqu'on essaye de suivre un écureuil dans un arbre. Pour autant que l'on soit discret et attentif à ce qui nous entoure, on aura la chance de rencontrer des ongulés par exemple. L'image ci-dessous est celle d'un chevreuil.

3



Chevreuil
Capreolus capreolus

Source : Grégoire Aymon, 2020

Je me baladais sur le même chemin où j'avais aperçu l'écureuil et le cassenoix lorsque devant moi, est apparu ce merveilleux animal. Il était de dos quand je l'ai aperçu. Je me suis donc arrêté de marcher et je me suis couché sur le sol. Je portais des habits de camouflage mais j'étais très près. Heureusement, il ne perçut pas ma présence. Je me faisais tout petit pour être le plus discret et ne pas le déranger. Là encore, un lien avec la Biophilie de Kellert me frappe : celui du respect de l'environnement. Dans ces moments en pleine nature, je me sens tout petit, quand un chevreuil passe je ne voudrais surtout pas le déranger. Je me fais le plus discret possible. C'est une caractéristique d'attitude biophile que j'avais décrite plus haut (cf. chap II, *La version finale de Wilson*), la fascination et l'émerveillement déclenchent le respect et la préservation de ce qui nous touche. Dans un style plus imposant encore il y a aussi cette rencontre qui m'a beaucoup touché.



4

Cerf élaphe
Cervus elaphus

Source : Grégoire Aymon, 2020

J'ai pris cette photo à 30 minutes de mon chalet dans une clairière que je connais bien. Quelle belle surprise de tomber sur un animal si puissant. Je me suis alors mis à terre et l'ai observé jusqu'à la tombée de la nuit. Toutes ces photos nous ont démontré que la marche est un outil formidable pour aller à la rencontre de la nature. La marche est également une simple occupation qui, avec ou sans rencontre, est remplie de vertus. Pour nous êtres humains, c'est devenu un automatisme qui pendant qu'on la pratique laisse libre cours à l'esprit et peut faire office d'anti-stress. Le Dr Mathieu Saubade chef de clinique et responsable de la consultation « Conseils en activité physique » du CHUV, nous rappelle ceci : « Les gens qui marchent régulièrement se sentent mieux dans leur corps et dans leur tête, c'est prouvé scientifiquement ».⁵ Nous avons maintenant vu que la marche est l'une des manières pour moi d'aller à la rencontre de la nature. Je pratique également l'affût. Nous allons voir comment cette deuxième approche entre en résonance avec la biophilie.

III.2 La technique de l'affût

Pour réellement comprendre le mode de vie de ces animaux, une simple apparition furtive, si on laisse de côté la magie qui s'en dégage, n'est pas très instructive. En revanche, la technique de l'affût est une activité merveilleuse pour observer de plus près et surtout plus longtemps des animaux dans leur environnement naturel. Elle consiste à se positionner de manière camouflée dans un espace naturel et attendre qu'un animal se présente sous nos yeux. Les techniques de camouflage sont multiples. Il peut s'agir d'un habit adapté ou de la construction d'un petit abri dissimulé. Personnellement, les quelques affûts que j'ai expérimentés étaient faits d'un simple treillis militaire accroché entre deux arbres en bordure d'une clairière. En me plaçant du côté forêt avec une tenue légèrement camouflée et donc la vue sur la clairière, le résultat est au rendez-vous.

Chevreuil

Capreolus capreolus

Source : Barnabé Aymon, 2020



Sur l'image ci-dessus, on peut voir un chevreuil, aussi appelé brocard pour les mâles qui ont des bois. Le soir qui approche invite avec lui dans les clairières les ongulés qui sortent pour manger. C'est une affaire de patience. Il arrive qu'aucun animal ne se présente ou qu'il apparaisse parfois au bout de 20 minutes, 2 heures ou 4 heures, mais la fascination de le voir sans qu'il ne soupçonne votre euphorie vaudra toujours selon moi les heures passées à attendre. Il arrive que j'écrive dans un petit carnet pour passer le temps. Souvent je décris le moment présent, ce qui se passe, ce que je vois et mes réflexions (cf. annexe 1, 2, 3). C'était le cas lorsque j'aperçus cette chevrette.



Chevreuil
Capreolus Capreolus

Source : Grégoire Aymon, 2020

7

La chevrette est la femelle du chevreuil. J'ai déjà vu plusieurs fois la même passer devant mon affût. J'ai remarqué qu'elle avait une curiosité toute particulière (cf. annexe 4). Le fait que l'on puisse voir ces animaux longtemps sans qu'ils ne se doutent de rien, permet vraiment d'en comprendre davantage sur leur comportement. J'assimile ce comportement au plaisir de comprendre la nature qui nous entoure et qui figure parmi les caractéristiques d'une attitude biophile.

III.3 La nature sentimentale

J'ai jusqu'à maintenant décrit des liens faisant appel au physique pour entretenir un lien avec la nature. Je ne voudrais pas passer à côté du lien immatériel que je développe au contact d'un environnement naturel. Dans la nature, je me retrouve souvent seul. Et cette solitude ne m'exempte pas de la tare sentimentale. Elle m'oblige plutôt en l'absence de pairs et à la manière du romantisme à y trouver des images qui collent à ce que je ressens. C'est peut-être cette solitude qui pousse les gens à faire de la nature le miroir de leurs affects. C'est une

forme de romantisme que l'on retrouve par exemple chez Jean-Jacques Rousseau (écrivain, 1712 – 1778) dans son livre, *Rêveries du promeneur solitaire* (1776) : « *La campagne, encore verte et riante, mais défeuillée en partie et déjà presque déserte, offrait partout l'image de la solitude et des approches de l'hiver. Il résultait de son aspect un mélange d'impression douce et triste trop analogue à mon âge et à mon sort pour que je n'en fisse pas l'application.* »⁸ C'est également une manière de se lier à la nature que d'entretenir avec elle un travail de l'esprit. Rousseau énonce clairement cette solitude dans la nature propice à la méditation et à la réflexion. Il se range dans la catégorie dont je partage la description des : « *contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, et le roulement des torrents qui tombent de la montagne* »⁹ Mon ressenti sur le plan des sentiments reflète un comportement biophile que Kellert aurait décrit comme « Moraliste ». C'est une des catégories qu'il a créées et qui regroupe les sentiments à propos de la nature qui animent la philosophie, les arts et l'éthique. Voici donc un beau passage pour clôturer l'approche personnelle de mon rapport à la nature avec un parallèle au concept de la Biophilie.

Chapitre IV : Coévolution entre loups, humains et autres animaux

Nombre de nos comportements par rapport à la nature s'expliquent à travers la coévolution. Autrement dit, en observant d'autres animaux avec lesquels nous avons évolué, nous comprendrons certaines racines de nos comportements actuels. Cette perspective évolutive me sera utile pour en comprendre davantage sur ce qui agit en moi lorsque je suis dans la nature et également pour introduire le loup. Nous partageons une longue histoire avec le loup, nous avons vécu de manière très similaire et il nous permet d'en comprendre plus sur nous. Cette approche fait écho à la théorie de E. O. Wilson car elle prend en compte notre évolution.

IV.1 La panthère, le loup et moi

Baptiste Morizot (enseignant-chercheur en philosophie né en 1983) a beaucoup réfléchi sur la coévolution entre les humains et d'autres animaux. Il a écrit un livre, *Sur la piste animale*, dans lequel il parle de nos relations au vivant qui est une de ses thématiques favorites. Chaque fois que B. Morizot sera mentionné dans ce travail, il sera question de raisonnements ou de citations provenant de cet ouvrage. Il y décrit notamment une expédition à la recherche de la panthère des neiges. Il s'étonne de la profondeur de l'intérêt qui l'anime pour la chercher : « mais qu'est ce qui fait durer au-dedans ce désir interminable, ce désir patient de voir la panthère ? »¹. Son hypothèse s'articule de la manière suivante : il y a environ deux millions d'années, les ancêtres de l'être humain changent, en passant de cueilleurs frugivores, à pisteurs partiellement carnivores. B. Morizot se dit alors que c'est avec la patience de la

panthère qu'il scrute les lieux pour la dénicher. En effet, tous deux ont été soumis aux mêmes conditions de survie qui nécessitent une patience sans faille pour attendre qu'une proie se présente et saisir la bonne occasion pour l'attaquer.

Il fait référence à ce qu'on appelle en biologie : une convergence évolutive. Il rappelle le concept de la manière suivante : « [une convergence évolutive est] un segment d'aptitude partagé entre plusieurs espèces du fait d'une histoire évolutive momentanément similaire. »² C'est ce qui arrive lorsque deux espèces subissent des pressions de sélection identiques sur de longues durées, on parle ici de millions d'années. Dans ce cas précis, les conditions de vie écologiques similaires entre humains et panthères durant leur évolution étaient la chasse, qui nécessitait une attention particulière et une grande patience. Baptiste Morizot appelle ce patrimoine de notre évolution commune à d'autres espèces, des ancestralités animales.

Elli H. Radinger (journaliste et auteure allemande née en 1951) pense que nous partageons également des aptitudes avec le loup. Cette femme a décidé de quitter son métier d'avocate pour devenir une spécialiste du loup. Elle a écrit un livre sur l'intelligence des loups, *La sagesse des loups*, dans lequel elle décrit l'animal. Selon elle : « Hommes et loups chassaient, mangeaient, se sociabilisaient, s'organisaient et exécutaient des rituels de manière identique. », « Les scientifiques parlent de ce fait désormais d'une coévolution du loup et de l'homme ».³ C'est la manière dont les loups chassaient et chassent parfois encore aujourd'hui qui m'intéresse. Nous le faisons de manière identique : « En été, ils rampent dans l'herbe haute de la steppe. Ils peuvent se figer à chaque pas, comme un chat. Ils s'immobilisent totalement lorsqu'un cerf regarde dans leur direction, jusqu'à ce que celui-ci tourne la tête. La tactique se résume ainsi : s'approcher le plus possible sans se faire remarquer avant de commencer la chasse ».⁴

Cette description m'a frappé, tant la ressemblance avec mes rencontres animales saute aux yeux. Il y a dans ces moments, un étrange sentiment, lorsque ces animaux vous fixent, la tête relevée, les oreilles dressées et ne bougent plus d'un millimètre. Quasiment à chaque fois, ma réaction est la même. Je me fige presque aussi vite qu'eux, mon cœur s'emballe mais j'essaye de ralentir ma respiration, et les fixe de la même manière. C'est une réaction instinctive, car je le fais naturellement sans me poser de question. Je n'ai jamais appris à réagir de cette manière. Lorsque je ne suis pas en position d'affût, mais simplement en balade, commence alors un véritable jeu d'approche. Mes habits camouflés me permettent d'être dissimulé lorsque je suis couché sur le sol. Et même lorsque je n'ai pas d'habits trompeurs, une fois à terre, la surface visible pour le gibier est nettement réduite. C'est un réflexe évident et spontané : ramper ! Les moments pour avancer sans se faire repérer sont lorsque les animaux mangent. La tête baissée, ils n'ont plus de regard périphérique capable de nous détecter. Mais aussitôt qu'ils relèvent la tête, il ne faut plus bouger d'un centimètre. On apprend vite que, lorsque l'on se déplace à plat ventre, accroupi ou à genoux, une position peut être très difficile à tenir. Combien de fois me suis-je retrouvé dans une position délicate, impossible à stabiliser pendant plus de deux secondes, lorsqu'un chevreuil vous fixe et se demande quelle espèce d'arbuste peu bien osciller de cette manière. Cela peut donner lieu à des scènes plutôt cocasses. Au même titre que B. Morizot scrute l'horizon avec la patience de la panthère, pourquoi ne serais-je pas en train de « chasser » comme le loup ?

IV.2 Coévolution entre loups et humains

Les loups sont des animaux très sociaux. Comme décrit précédemment par E. H. Radinger, la manière dont ils communiquent, jouent, s'organisent, prennent soin de leurs congénères, se structurent était identique à la nôtre au temps des chasseurs cueilleurs (cf. chap IV, *La panthère le loup et moi*). Nous avons en commun tant de choses et principalement sur les relations que nous tissons avec nos congénères. Dans ce domaine, comme dans de nombreux autres, le loup peut être pris comme un modèle pour nous. C'est d'ailleurs en rappelant les enseignements que nous devons tirer de cet animal, que Eli H. Radinger a décidé de conclure son livre.

« La sagesse des loups :

Aime ta famille,

Prends soin de ceux qui te sont confiés,

Ne baisse jamais les bras,

Ne cesse jamais de jouer ».⁵

Nous verrons ici quelles ont été les observations de la journaliste spécialiste du loup qui l'ont ainsi mené à tirer ces conclusions.

L'esprit de famille s'observe dans un premier temps avec les louveteaux. Chaque membre de la meute, quelle que soit sa place dans l'arbre généalogique, prendra soin des petits. Il s'agit d'une aide généreuse et naturelle qu'ils reçoivent en plus de l'éducation parentale. Ceux-ci constituent le centre de l'attention et n'en manqueront jamais. Quant aux plus âgés ou aux blessés, ils sont eux aussi traités avec altruisme. La nourriture leur est amenée et ils ne sont jamais abandonnés. Dans une meute, chaque membre sait quelle est exactement sa place et par conséquent quel est son rôle. Chacun sait qui prend les décisions. La cohésion est très forte et ils se témoignent leur affection très souvent par de petits rituels. Il arrive parfois, avant qu'ils partent en chasse par exemple, qu'ils se frottent le bout du museau et agitent leur queue. Ce travail de la famille mené avec entrain, n'est pas un hasard. Plus la stabilité et la cohésion d'une meute sera forte, plus elle sera apte à survivre et faire face aux défis de la nature qui l'attend.

Les familles lupines sont également intéressantes pour leur vision du pouvoir. Elle est commune aux mammifères en général. La structure hiérarchique est issue de l'ordre familial. Les parents sont ceux qui décident pour leurs enfants et les aînés pour les cadets : « Il n'est donc pas nécessaire d'instaurer une hiérarchie par la violence ou la politique, ou, comme chez les propriétaires de chien, entre les animaux qui ont le droit de se coucher sur le canapé et les autres. Les parents n'ont pas besoin de prouver leur autorité. Ils l'ont un point c'est tout. Leur expérience leur permet de décider pour le bien-être et la sécurité du groupe, parce qu'ils veulent le meilleur pour tous ».⁶ Les parents accompagnent les enfants qui suivent leur évolution naturelle. Les louveteaux apprennent la vie de loup et se développent au sein de la meute. C'est en les encourageant et en les protégeant que leurs parents exercent une bonne autorité. Nul besoin de les soumettre ou de les asservir, ils avancent ensemble et se complètent l'un l'autre. Les parents servent les intérêts de la famille tout entière. Ils savent

que pour leur survie et celle des autres, les louveteaux sont essentiels. Ils sont les prochains piliers de la meute et devront un jour eux aussi élever leurs petits. Dans son livre, E. H. Radinger décrit l'éducation des loups comme étant une balance très équilibrée entre « bienveillance » et « restriction », « vie commune conviviale » et « imposition des limites ». ⁷ Tout cela avec pour règle d'or de ne rien interdire aux louveteaux qui apprendront par l'expérience et les conséquences qu'ils peuvent en tirer. Personne dans la meute ne décide réellement quelle place doit occuper tel individu. Tous sont importants et s'investissent là où leurs points forts sont mis en valeur. Selon les besoins de la meute, le loup intervient spontanément.

La communication chez les loups, est très avancée. Elle nous prouve que ce sont des animaux sociaux, car elle traduit une nécessité d'interagir avec leurs congénères. C'est également un point sur lequel on peut observer de grandes similitudes avec l'être humain. Ces canidés possèdent un très vaste langage corporel. La communication, comme chez l'humain, est très importante pour la confiance dans le groupe et la compréhension des autres. Elle sert à exprimer différents états ou envies comme la "menace", "l'apaisement" ou encore la "réconciliation". ⁸

La menace passe par des grognements, se montrer les crocs, gronder, pincer. Ces attitudes servent en réalité à éviter les véritables affrontements. C'est une des clés de ces individus. Par la communication perpétuelle et l'affirmation claire de leurs intentions, les loups évitent la plupart du temps le combat entre eux. Chez l'être humain, les procédés de communication ont également un rôle très important à jouer. Lorsque nous sommes insatisfaits, malheureux ou encore énervés, une multitude de signes corporels sont censés avertir ceux avec qui nous sommes de notre état, pour qu'ils agissent en conséquence. L'importance des sourcils par exemple dans la communication sera décrite ci-après (cf. chap IV, *Du loup au chien*). Exposer notre état aux autres quelle que soit la manière, c'est ça la communication. C'est d'une importance capitale, et les loups l'ont compris. Grogner ou montrer les crocs, crier ou fusiller du regard, peut paraître déraisonné dans beaucoup de situations. Or, ces réactions sont mesurées, et par ce procédé de manifestation d'une émotion, nous communiquons. Donner forme à ce que nous ressentons, par l'expression spontanée du corps qui réagit différemment en fonction de l'émotion qui le parcourt, permet de se reconnecter avec celle-ci. L'émotion ainsi vécue, ne nous emporte pas avec elle, et nous n'agissons guère sous l'impulsion de quelque chose que nous ne maîtrisons pas. C'est ce que veut également nous dire Fabrice Midal (philosophe et écrivain français, 1967- ...), qui dans son livre, *3 minutes de philosophie pour redevenir humain*, donne des conseils à l'aide d'une philosophie concise et accessible. Il prend pour référence l'enfant qui est un exemple de sagesse. Pour F. Midal, quelqu'un de sage n'est pas forcément une personne qui par la maîtrise de ses émotions possède un contrôle abusif sur la manière dont elle vit les choses. C'est plutôt à la manière des plus jeunes qui entrent directement en relation avec ce qu'ils ressentent qu'il faut percevoir une forme de sagesse : « Que fait l'enfant ? Il entre en rapport très immédiat à ce qu'il vit. Il ne censure pas ses émotions, ses chagrins. Il les exprime et passe à autre chose ». ⁹ Si je ressens la colère qui me traverse, et l'exprime selon la manière qui m'est propre, je verrais que je ne suis pas la colère, mais ce n'est qu'une émotion qui me parcourt. ¹⁰ Au contraire, vouloir absolument contrôler ce que nous ressentons, par exemple en taisant nos

émotions par l'intériorisation, nous conduira plus tard à un mal-être contenu et qui s'accumulera pour déferler de manière beaucoup moins maîtrisée que nous l'espérons au départ. Dans les deux cas, nous pourrions nous retrouver dans une situation de conflit, ce que le loup vit très rarement. Il a compris qu'exprimer spontanément et naturellement ce qu'il ressent, lui permet de chasser la pulsion qui l'anime en l'extériorisant sans être asservi à celle-ci et lui céder en réagissant par l'affrontement par exemple. Ceci lui permet aussi de ne pas garder pour lui de rancœur, qui, un jour, pourrait se libérer dans l'excès d'une réaction. Pour résumer le loup et l'humain qui sont des êtres très sociaux ont tous deux développé la communication. Le partage d'information lié à ce que l'on ressent est quelque chose d'essentiel pour les loups et leur survie. Ils ont dû sans cesse développer cette compétence pour garder une cohésion forte dans la meute et survivre en restant soudés. Chez l'humain aussi, cette faculté s'est inévitablement développée. Aujourd'hui nous ne vivons plus de la même manière, les conditions dans lesquelles cette aptitude s'est construite ne sont maintenant plus réunies et bien que nous soyons toujours des êtres sociaux, la communication est aujourd'hui moins liée à notre survie. Voici encore une fois une des forces du loup qui doit nous être enseignée. Réussir à communiquer est une clé fondamentale pour ouvrir le coffre du vivre ensemble. C'est ce que nous apprend le loup, avec qui nous avons partagé une manière de vivre très similaire pendant longtemps.

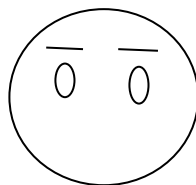
IV.3 Du loup au chien

On date la plus vieille présence d'un chien domestiqué aux côtés de l'humain à environ 33'500 ans.¹¹ Cette date est très largement discutée et des études sont encore en cours pour tenter de définir une date exacte. Ce qui est sûr cependant, c'est que la domestication du loup a commencé avant le Néolithique⁸. L'humain aurait domestiqué le loup pour en faire son compagnon de chasse. Le loup aurait été très pratique, car rapide pour dénicher le gibier dans les grands espaces ouverts.¹² Depuis, nous ne l'avons pas quitté et celui-ci s'est petit à petit métamorphosé en chien. Le loup a littéralement changé d'anatomie au cours de son évolution à nos côtés. Si bien qu'aujourd'hui, nous trouvons chez les chiens, des muscles faciaux inexistants chez les loups. On sait que tous les chiens domestiques (*Canis lupus familiaris*) descendent du loup gris commun (*Canis lupus*). La particularité la plus frappante du chien est la manière dont il communique et recherche le contact avec les humains. Une récente étude a d'ailleurs démontré que face à un problème qu'il ne sait pas résoudre, le chien essaiera d'établir un contact visuel avec l'humain, ce que ne fera pas le loup.¹³ De manière générale, plus un chien recherche le contact visuel plus cela semble indiquer une relation forte avec son maître.¹⁴ Des études ont montré que le principal changement entre loup et chien au cours de l'évolution s'est opéré au niveau des yeux. Les tissus et muscles responsables de la mobilité des sourcils diffèrent selon qu'on les analyse sur un chien ou sur un loup. Les chercheurs ont trouvé que la capacité à bouger les sourcils était plus développée chez les chiens que les loups. Ils le font plus souvent et leur mouvement est plus intense. Cette caractéristique est

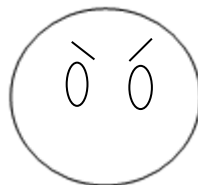
⁸ Le Néolithique est une période de l'histoire Humaine marqué par de grands changements dans les modes de vie humains. Elle succède au Mésolithique et se démarque par l'invention de l'élevage et de l'agriculture ainsi qu'avec la sédentarisation.

directement liée aux interactions sociales que les loups ont eu avec les humains car nous les avons au fur et à mesure transformés. Quand les chiens utilisent leurs sourcils, leur visage devient souvent plus large et ils ressemblent davantage à des enfants. Leur expression fait penser à celle d'un humain qui serait triste.¹⁵ Ce visage juvénile développe automatiquement chez l'être humain une réaction d'attendrissement. Le chien qui prend la mine d'un enfant éveille une pulsion maternelle et affective. Ceci représente un avantage de sélection pour les chiens les plus expressifs car consciemment ou inconsciemment, nous préférons les chiens qui semblent les plus mignons. Par conséquent nous aurions donc toujours sélectionné les spécimens dans un premier temps, de loups, puis de chiens, avec les mouvements de sourcils les plus développés, car nous en prenions soin du fait de notre attachement. La deuxième raison qui indiquerait l'influence de l'homme sur le développement anatomique des loups en « chiens qui bougent leurs sourcils » serait notre propension à lire la partie supérieure du visage dans laquelle se trouve les sourcils.

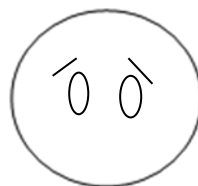
Entre humains, le mouvement des sourcils est essentiel aux interactions sociales. Ils permettent de préciser nos intentions et d'appuyer la signification de nos mots¹⁶. En bougeant uniquement les sourcils, on peut faire ressortir plein d'émotions différentes.



Ce bonhomme ne semble pas indiquer d'émotion particulière mais si l'on tourne ses deux sourcils légèrement vers le bas, il aura l'air fâché.



Si on les tourne légèrement dans le sens opposé, le bonhomme aurait l'air plutôt triste.



Si nous avons sélectionné les chiens avec des sourcils développés, ce serait en partie car nous sommes particulièrement adaptés à lire l'émotion qu'ils dégagent. Nous avons donc au fil de l'histoire sélectionné les chiens qui nous convenaient le mieux. C'est ainsi que le loup est petit à petit devenu chien. A titre de comparaison, on ne dénombre aujourd'hui pas moins de 900 millions de chiens (*Canis familiaris*) contre environ 300'000 loups gris sous leur forme sauvage (*Canis lupus*). Ce nombre montre bien notre attachement pour ces animaux qui aujourd'hui nous sont toujours utiles dans de nombreux domaines comme les forces de l'ordre, l'assistance de personnes ou même la chasse, mais qui restent principalement des

animaux de compagnie. Ce nombre pointe également du doigt une direction, celle d'une préférence de l'humain pour ce qu'il maîtrise et plus largement son lien au vivant. Le fait que le nombre de loups sauvages soit si restreint par rapport aux chiens que nous avons domestiqués, montre bien que le chien, qui d'une manière s'est civilisé avec nous, a pris le même ascenseur d'évolution. C'est-à-dire qu'au contact de l'être humain dont la population n'a cessé d'augmenter à partir de la révolution Néolithique, le chien a également vu son nombre augmenter drastiquement. En revanche, les espèces sauvages ou non domestiquées que nous n'avons pas incluse dans nos avancements se retrouve sur le bas-côté et le loup en est le témoin.

IV.4 Le loup, les ongulés et moi

C'est parce que le loup n'a pas suivi la même évolution que le chien que je lui tends la main. Tendre la main au loup c'est tendre la main au monde sauvage. Le loup représente selon moi la nature dans ce qu'elle a de plus profond et d'intact, il représente une nature intouchée et libre, ce précisément dont l'humain s'est écarté et a construit un monde opposé, la culture. Le chien nous permet de remonter à nos origines de chasseurs-cueilleurs mais uniquement jusqu'à un certain point. Le loup quant à lui peut nous en révéler bien plus sur nos modes de vies anciens et sur ce que nous sommes aujourd'hui. Lorsque on prend un loup pour compagnon, c'est-à-dire comme lumière pour éclairer notre présent, tout de suite, l'aventure devient plus sauvage, elle nous entraîne dans des endroits où l'on ne pensait pas aller. C'est également un parti pris beaucoup moins répandu : pas d'avoir un loup comme compagnon, mais prendre parti pour la nature, celle restée intouchée des mains de l'humain. Si j'ai choisi le loup, c'est également parce que je ne le connais pas. Pourtant, tout le monde le connaît. Les citoyens le connaissent par les informations, les photographes au travers de leur objectif, les éleveurs à genoux devant leurs moutons tués, les chasseurs sous leur treillis ou encore les biologistes, analysant des crottes trouvées la veille. Ces descriptions bien trop caricaturales méritent une analyse un peu plus profonde. J'ai moi-même entendu toutes sortes de récits à son propos sans jamais réellement identifier les enjeux qui l'entourent. En Valais, on en discute volontiers autour d'une bouteille de blanc. Mais plus qu'un sujet de bistrot, il est le reflet de la manière dont nous voulons cohabiter avec le vivant. Il s'inscrit donc parfaitement dans mon questionnement. En partant d'un désir de vouloir expliquer ce qui m'habite et m'engage à aller découvrir la nature, je glisse inévitablement vers l'élargissement de l'interrogation. C'est aussi l'humain que j'interroge. Et d'ailleurs dans les différentes déclinaisons de la Biophilie, il est toujours question d'enjeux sociétaux. Schweitzer et Fromm mettent en garde une société qui s'autodétruit par manque d'attention à l'égard du monde vivant. Wilson quant à lui, décrit des comportements innés propres à tous les êtres humains, mais ne prend pas en compte l'application ou non de ces attitudes. Ce prédateur m'intrigue donc par la proximité orale que j'en ai eu, dans les discours des personnes que j'ai pu côtoyer en Valais, autant que par une proximité invisible.

Mes premières sorties seul en forêt autour de mon chalet (quand j'avais douze ans) étaient toujours accompagnées d'une petite peur. La peur de rencontrer un loup. Il m'était

difficile de savoir qu'un "gros chien sauvage" pouvait sortir du bois à tout moment. Elle me conditionnait et limitait la durée de mes sorties. Je partais, montais droit au-dessus de mon chalet, traversais la clairière, marchais 200 mètres dans la forêt et m'arrêtais sur un caillou. Et c'est là, 400 mètres au-dessus de mon chalet, avec l'impression d'être en immersion au cœur des mélèzes, que j'avais peur. Probablement qu'il n'y avait aucun loup dans des dizaines de kilomètres à la ronde, mais j'étais aux aguets. Très concentré, je venais pour voir du gibier mais tout ce que je pouvais observer, c'était mon cœur qui tapait plus fort que d'habitude et ma respiration inconstante. Le loup est là. Même si aucune trace nous l'indique, notre esprit ne l'oublie jamais. Encore maintenant, son apparition reste en arrière-plan dans mes pensées lorsque je me balade en forêt.

Plus fort encore, il faut savoir remarquer le loup partout où il est invisible. En réalité, nous en faisons la rencontre à chaque fois que nous voyons des ongulés dans leur milieu sauvage. Car oui, il est en partie responsable des aptitudes hors normes des biches, cerfs, chevreuils et de ces herbivores en générale. B. Morizot explique ce phénomène dans son livre : « Même après sa disparition de nos écosystèmes, le loup était visible dans la grâce des chevreuils, comme un écho d'un très lointain passé. La grâce des chevreuils est un cadeau des loups. En exerçant une pression de prédation, les loups sont les opérateurs de la sélection naturelle et produisent ainsi des chevreuils plus agiles, plus vifs, plus alertes, plus malins, plus puissants »¹⁷. Ainsi, le loup est le prédateur caché qui hante nos esprits et celui des proies. Il est en partie responsable de la vigilance extrême des ongulés que j'ai maintes fois admirée.

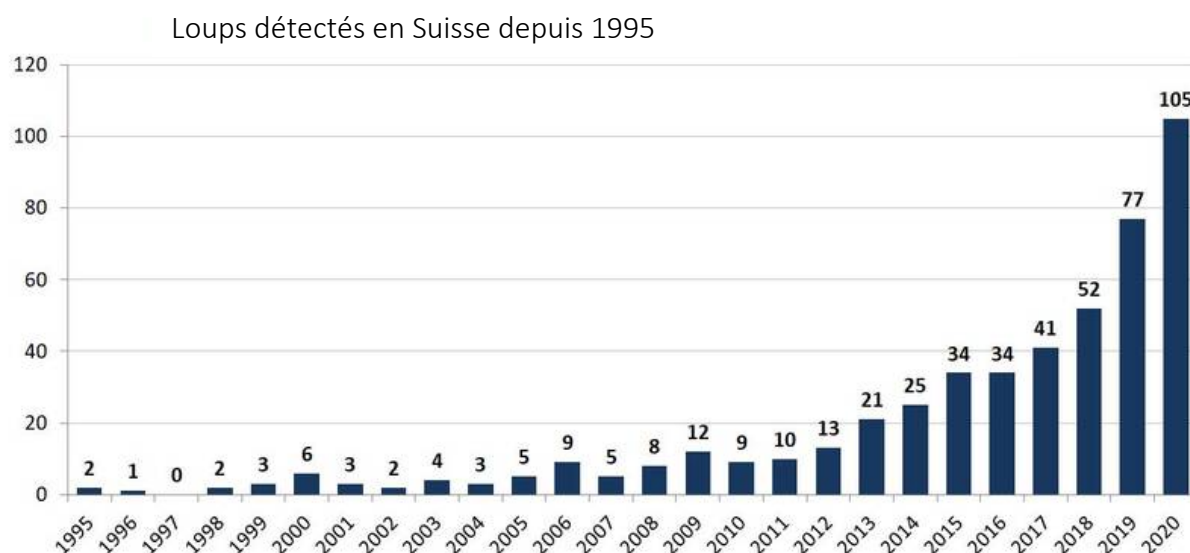
Chapitre V : Le loup, reflet d'une cohabitation difficile entre humains et nature

Ce qui est intéressant avec le loup, c'est de constater que malgré le fait que nous lui ressemblions beaucoup et que pendant longtemps nous avons su cohabiter avec lui, il est aujourd'hui un parfait exemple de nos difficultés à co-exister avec le monde du vivant. Pendant longtemps sa présence à nos côtés était un atout majeur (cf. chap IV, *Du loup au chien*), il était un compagnon solide pour la chasse mais aujourd'hui, il semblerait que nous ne le voyons plus de la même manière. Dans ce chapitre nous aurons un rapide aperçu du statut du loup en Suisse et de la problématique qu'il amène dans ce pays. Les points de vue de différents acteurs, permettront de cerner les enjeux et leur désaccord montrera bien notre difficulté à cohabiter avec le monde sauvage.

V.1 Le loup en Suisse

En croisant les informations disponibles sur le statut du loup en Suisse, il ressort que l'espèce avait totalement disparu au début des années 1900. Certaines sources indiquent même que le dernier spécimen aurait été abattu en 1904 dans la région du Simplon en Valais.¹ Cette disparition est due à la chasse et au braconnage. Malgré tout, ce grand prédateur a fait son retour en 1995. Des jeunes mâles auraient quitté leur meute d'origine qui se situait probablement dans les Alpes franco-italiennes, pour venir s'installer sur le territoire

helvétique. Parallèlement à l'expansion des populations de loups dans les pays voisins, quelques années plus tard, des louves solitaires sont arrivées en Suisse. C'est en 2012 qu'on a pu prouver l'existence d'une meute. La naissance d'un louveteau issu d'un couple de loups a également été vérifiée au Calanda dans les Grisons. Deux meutes sont ensuite apparues consécutivement, la première au Tessin en 2015 et la deuxième en 2016 dans le canton du Valais. Dès lors, la présence a été identifiée dans 19 cantons sur les 26 du pays. (cf. *graphique 1*)

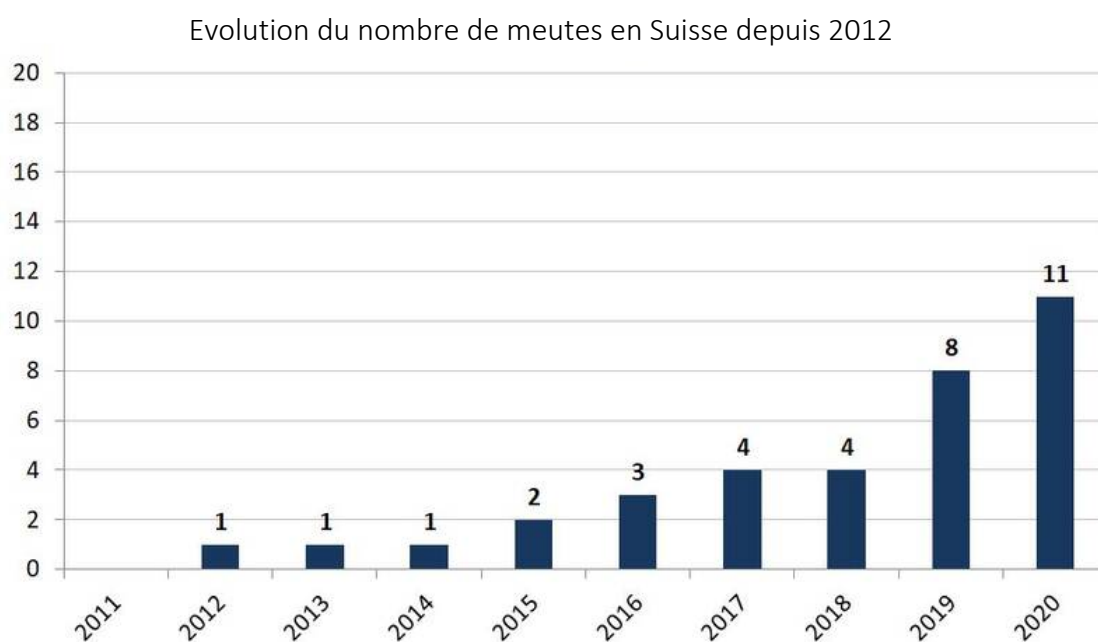


Graphique 1 : Loups détectés en Suisse depuis 1995. Les loups adultes et juvéniles sont additionnés. Sont inclus : les preuves génétiques, des loups retrouvés morts, ainsi que des loups observés, qui peuvent être considérés comme indépendants (suffisamment séparés temporellement et/ou spatialement des preuves génétiques)

Source : *Statut du loup en Suisse*. Kora [en ligne]. [Consulté le 20 juin 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.kora.ch/index.php?id=90&L=2>

Le graphique ci-dessus montre l'évolution du nombre de spécimens découverts en Suisse. Comme dit précédemment, les premiers loups font leur apparition en 1995 (cf. chap V, Le loup en Suisse). Leur nombre varie et augmente légèrement jusqu'en 2012, année pour laquelle 13 loups ont été recensés. Par la suite, jusqu'en 2018, le nombre d'individus augmente de manière plus significative, passant de 13 à 52 loups. Pendant cette période, le pays a vu sa population lupine grandir avec une moyenne d'un peu plus de 6 loups par année. De 2018 à

2020, le nombre de loup a drastiquement augmenté puisqu'en deux ans le nombre de ces carnivores a doublé, passant de 52 à 105 individus sur le territoire.



Graphique 2. Evolution du nombre de meutes en Suisse depuis 2012.

Source : Statut du loup en Suisse. Kora [en ligne]. [Consulté le 20 juin 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.kora.ch/index.php?id=90&L=2>

On peut observer sur le Graphique 2 que le nombre de meutes augmente proportionnellement au nombre d'individus avec une légère augmentation jusqu'en 2015, une hausse jusqu'en 2018 puis un pic en 2 ans où leur nombre triple. Le loup a donc bien fait son retour dans le pays, même si avant son arrivée, personne n'aurait pu prédire compte tenu du contexte qu'il puisse un jour revenir. L'opinion publique et les autorités ne jouaient pas en sa faveur et il portait sur lui la réputation d'une créature nuisible.

En effet, au 19^{ème} siècle, la presse suisse mentionnait régulièrement certaines attaques du prédateur sur des troupeaux. Une prime conséquente pour toute personne qui éliminait un loup était ajoutée aux nouvelles qui paraissaient dans les journaux. Malheureusement, la récurrence des attaques et le gain à la clé avaient fini par mener le prédateur à sa perte. Cette traque a conduit à la disparition de l'animal. Pour les bergers, cela simplifiait la protection de leur cheptel. On ne trouvait pas non plus d'opposition chez le grand public, celui-ci pensant ainsi échapper à d'éventuels contacts dérangeants avec ce « prédateur sanguin » comme le décrivaient fréquemment les journaux. En l'état, le prédateur n'avait aucune chance de se

faire une place dans le paysage helvétique. Mais les mentalités sont en passe de changer avec l'année 1970, l'année européenne de conservation de la nature. Des journaux comme la *Gazette de Lausanne* soulignent que le prédateur a disparu du pays depuis bientôt 100 ans.³ Et cette fois-ci, le loup trouve de nouveaux défenseurs qui vont bientôt lutter pour sa réintroduction. Une des raisons qui a probablement amorcé une prise de conscience, et comme l'explique un intervenant de l'émission « *Table ouverte* » en 1995 à ce sujet, est la circulation de l'information grâce aux médias toujours plus performants.³ Une meilleure compréhension de la nature, couplée avec une vision de l'état actuel des choses accessible au plus grand nombre, a permis un rapprochement dans un premier temps psychologique avec la nature. Ce rapprochement laissera place dans un deuxième temps à un désir plus concret de relaisser une place à la nature. C'est ainsi qu'en 1979, la Suisse signe la convention de Berne dans laquelle le loup est mentionné comme une espèce strictement protégée. Puis, c'est un grand conflit d'intérêt qui s'engage. Le loup fait sa réapparition, tue des moutons, et la tension monte. En Valais tout particulièrement, la présence de ce nouveau canidé ne passe pas auprès des paysans qui se sentent seuls face au danger. Des politiciens s'emparent du sujet et sont en général plutôt favorables à l'élimination de l'espèce. Ils invoquent la nécessité du bien-être de la population, qui n'est désormais plus garantie par la présence du prédateur.⁴

V.2 Le loup comme prédateur pour les troupeaux comme pour les humains ?

Le problème du loup actuellement est qu'il porte préjudice aux élevages caprins et ovins^h sur le territoire Suisse. En Valais, le nombre d'alpages à moutons s'élève à 150 sur lesquels nous trouvons environ 40'000 animaux. Depuis 2009, c'est entre 300 et 500 chèvres et moutons qui sont tués par le loup chaque année en Suisse.⁵ L'année 2018 par exemple a comptabilisé 513 cas de moutons tués par le prédateur.⁶ Selon un article du Nouvelliste, ce nombre s'élèverait plutôt à 269.⁷ Le loup sévit également dans les troupeaux protégés, malgré les différentes mesures de protection. Parc de nuit, berger, chiens de troupeaux ou encore clôtures électrifiées, sont des précautions vivement recommandées par la Confédération. Ceci dit, dans 25% des cas, ces mesures sont inapplicables pour des raisons financières ou topographiques. La société de la chasse, de la pêche et de la faune (SCPF) du Valais, donne l'exemple du site de Valsorey dans le Val d'Entremontⁱ. Sur ce territoire, d'après les constatations du garde faune, 28 moutons ont perdu la vie. Le site est un bon exemple pour illustrer les difficultés que l'on peut rencontrer avec les moyens de protection préconisés. Etant donné que l'endroit n'est pas accessible en voiture, il est compliqué d'organiser la plupart des défenses possibles pour des raisons pratiques. De plus, la quantité restreinte de moutons ne permet pas d'assurer le salaire d'un berger. En excluant ce moyen de protection déjà très efficace, on exclut aussi le potentiel parc de nuit. Il faut un berger pour faire déplacer

^h L'élevage caprin concerne les chèvres et l'élevage ovin, les moutons.

ⁱ Entremont est un des treize districts du canton du Valais. C'est par le Val d'Entremont que l'on rejoint le Col du Grand-Saint-Bernard pour passer en Italie.

le cheptel du pâturage au parc sécurisé. L'option des patous^j est également écartée car elle semble trop dangereuse par rapport au nombre de sentiers pédestres qui traversent l'alpage.⁸ Voici donc un aperçu de la situation du loup et de son impact. Le principal problème qu'il pose est le dégât fait aux animaux de rente. Pour contrer ce désagrément, des solutions existent mais entre les différents partis, éleveurs, chasseurs et pro-loups ne sont pas toujours d'accord. Comme mentionné en amont (cf. chap V, *Le loup en Suisse*), les politiciens agitent les peurs à propos du loup, ceux qui sont contre son retour laissent penser que l'animal est un danger pour la population. Mais pour l'humain, le loup est-il vraiment un danger ?

Pour le savoir, il faut s'en remettre aux chiffres. Pas seulement au nombre de personnes ayant été tuées par l'animal mais également au nombre de contacts effrayants voire violents que des gens ont eus avec le loup. Le constat est sans appel :

Il est vrai que le loup est un animal sauvage et que cette catégorie d'animaux peut représenter des risques pour l'être humain. Parmi ces risques, on peut prendre l'exemple de maladie transmissible et dangereuse pour l'être humain. On peut aussi parler des blessures physiques et des dommages aux biens. Cependant, ces événements sont trop rares et nos craintes disproportionnées.

Les chiffres suivants sont tirés d'un dossier d'étude de la fondation KORA (*ÉCOLOGIE DES CARNIVORS ET GESTION DE LA FAUNE SAUVAGE*). Ce dossier est un bilan intermédiaire à l'occasion des « *Vingt-cinq ans de présence du loup en Suisse* », titre choisi pour l'étude. Au XX^{ème} siècle, environ 150 personnes par année ont été tuées par des grands carnivores dans le monde, toutes espèces confondues. Ce nombre est depuis largement à la baisse, de 2010 à 2020 en Amérique du Nord et en Europe, environ 24 attaques et 5 décès ont été répertoriés par année. Ces nombres décrivent les attaques d'un grand prédateur sur l'humain et la majorité des rencontres agressives se sont passées en Amérique du Nord. Ces statistiques traduisent la rareté des attaques et ces chiffres ne semblent pas démesurés au point d'en faire un sujet d'inquiétude. D'autant que lorsque l'on s'empare d'une attaque sur l'homme dans la presse par exemple, on omet de rappeler que pendant ce temps, à travers le monde, des milliers de rencontres se font de manière pacifique. En comparaison, d'autres espèces sont bien plus meurtrières comme les moustiques, les serpents ou même les chiens. Depuis le milieu du XX^{ème} siècle, les attaques de loups ont fortement diminué sur les êtres humains. Les derniers cas enregistrés en Europe sont entre 1957 et 1959 ainsi qu'en 1974. Ces dernières attaques se sont soldées par la mort d'un total quatre enfants qui vivaient en Espagne. Rares sont donc les contacts violents avec le prédateur durant ces dernières décennies et il ne faut pas négliger certains facteurs déterminants qui engendrent plus facilement ces comportements agressifs envers l'humain. Par exemple, la louve à l'origine de l'attaque de 1974 était très infestée par des parasites et malade, peut-être de la rage. Les maladies font parties des facteurs à prendre en compte lorsqu'un loup s'en prend à un humain, on dénombre principalement quatre de ces facteurs dans l'analyse de ce qui a pu conduire l'animal à agir de manière violente à notre égard.⁹

^j Les patous sont des chiens de montagne des Pyrénées. Ils sont utilisés dans la protection des troupeaux contre les prédateurs.

Il faut prendre en compte :

1) la rage qui est la cause principale des attaques sur les humains et des décès qui en découle. À souligner que la Suisse et la plupart des pays européens sont aujourd'hui épargnés par la maladie.

2) L'habitué du loup à l'être humain est un aspect décisif surtout quand ces loups ont été un jour nourris par nos soins. Cela dit, même si un facteur d'habitué du loup à l'humain entre en compte, il ne faut pas associer tous les loups habitués à notre présence à un danger ou à une attaque systématique.

3.) La provocation ou la contrainte : Il arrive que des touristes aient un comportement déplacé avec l'animal en le suivant ou en lui criant dessus par exemple. Lorsqu'un loup se sent acculé ou en danger, sa première réaction sera de fuir mais il peut arriver qu'il utilise la morsure pour se défendre.

4.) Les cas peuvent survenir lorsque leur habitat est fortement modifié. Il arrive que sur des territoires où l'humain a eu une trop grande influence, la quantité de gibier diminue et par conséquent, le nombre de proies pour le loup également. Les attaques dirigées vers l'humain sont en partie dues à l'absence de proie pour le prédateur. Choisir d'attaquer un humain peut devenir une obligation du fait qu'un loup manque de proies, car normalement, le loup est plutôt craintif de l'être humain. De ce fait, les interactions violentes que nous pouvons avoir avec lui résultent de facteurs qui sont majoritairement de notre influence.¹⁰

En Suisse, aucune attaque du loup sur l'humain n'a été répertoriée depuis au moins trois siècles. Friedrich Von Tschudi (théologien et naturaliste, 1820 – 1866) écrivait déjà en 1853 qu'aucune attaque n'avait été relevée depuis un siècle¹¹. Il faut remonter au 17^{ème} pour retrouver des traces écrites de certaines attaques, très largement amplifiées et qui ont été fabulées.¹² Un autre indice qui nous prouve que la Suisse n'a pas été le théâtre d'attaques depuis très longtemps, c'est que le dernier rapport international à propos des attaques de loups sur l'humain ne fait jamais mention de la Suisse. Il consacre un chapitre pour presque tous les pays européens, mais la Suisse n'est pas incluse dans le lot. (cf. chap IX, table des matières du rapport cité).¹³

E. H. Radinger a sa manière de présenter les choses. Pour elle, quand on a peur du loup, on ferait mieux de : « laisser sa voiture au garage »¹⁴ car les chances d'avoir un accident de la route sont nettement plus élevées. Il est donc fortement déconseillé pour ceux qui ont peur du loup de : « prendre l'avion ou de rester à l'extérieur les jours d'orage – deux situations potentiellement mortelles » ... « Et, surtout, n'entrez pas dans un champ occupé par des vaches »¹⁴, l'ancienne avocate souligne dans son livre que ces animaux tuent chaque année bien plus que le requin blanc. Mais surtout, et ce dernier exemple le démontrera, nous avons tendance à oublier que nos peurs à l'égard du vivant sont disproportionnées et irrationnelles comparées au préjudice que peut avoir sur nous notre quotidien urbanisé et civilisé avec toutes les actions et les infrastructures qu'il implique. C'est vérifiable pour le nombre de blessés par accidents de voiture, mais également au bureau, le lieu de travail de millions de gens à travers le monde. La spécialiste allemande du loup ne manque pas de mentionner que, dans son pays seulement, 300 personnes par année meurent en s'étouffant avec un stylo !¹⁴ C'est un bon exemple de danger lié à nos modes de vie "urbanisés". On l'aura compris, même

si le loup peut représenter un danger pour l'humain, c'est surtout pour les dégâts aux animaux de rentes qu'il fait polémique et c'est sur cette question qu'il divise. Nous allons voir de quelle manière différents acteurs comme les chasseurs, les éleveurs, les scientifiques ou encore les défenseurs du loup se renvoient la balle et manifestent leur désaccord. Des solutions existent pour faire face aux dégâts qu'engendre le loup. Seulement ceux qui sont concernés ne sont pas toujours d'accord quant aux solutions adéquates et n'acceptent pas tout le temps d'endosser la responsabilité du changement. C'est ce que nous allons voir en parcourant les différents points de vue que l'on peut trouver à propos du loup. L'analyse qui va suivre concerne la Suisse. Elle intègre le questionnement du rapport entre l'humain et la nature et poursuit mes interrogations sur l'animal en résonance avec la proximité que j'en ai eu (cf. chap IV, *Le loup, les ongulés et moi*).

V.3 Le point de vue des éleveurs

Pour les éleveurs, il y a une réalité dure et que le grand public ne voit pas forcément. Dans un reportage de *Mise au Point*, sorti le 16 septembre 2019 consacré au conflit entre loups et éleveurs, on voit William Grenon un berger contraint de devoir abattre lui-même quelques-uns de ses moutons blessés par le canidé. La scène se déroule un lundi matin sur l'alpage de Chésery dans le Val d'Illiez^k, le paysan constate les dégâts de la dernière attaque du loup, des cadavres de moutons jonchent le sol. Il se doit d'attraper ses animaux mutilés et de les tuer, afin d'abrèger leurs souffrances. Une épreuve difficile quand on connaît l'amour que ces bergers portent à leur troupeau. Ce qui est souvent reproché aux éleveurs, c'est qu'ils ne protègent pas assez leur troupeau. Cependant, indépendamment de leur volonté, les éleveurs sont parfois confrontés à des situations plus complexes, soit parce que leur troupeau était convenablement protégé, soit parce que comme mentionné auparavant (cf. chap V, *Le loup comme prédateur comme pour les humains ?*), le troupeau ne peut être suffisamment protégé. C'est le cas de Christianne Krieger-Mayor, une bergère du Val d'Anniviers, qui nous explique, toujours dans le reportage de *Mise au Point*, son expérience avec le loup. Elle aussi a essuyé plusieurs offensives du prédateur, quatre au total, de nuit comme de jour. Elle affirme le vivre mal, voire même comme un traumatisme. La bergère a dû égorger seule une brebis qui s'était faite mordre par le loup. Un acte difficile, d'autant plus frustrant lorsqu'on lui dira par la suite qu'elle doit mieux protéger ses brebis. Il est évident que si la bergère pouvait éviter de se retrouver dans cette situation, elle le ferait. Le laxisme n'est donc pas une option quand on comprend la douleur que peuvent ressentir les bergers lors de perte d'animaux. Et dans ce cas précis, des moyens avaient été mis en œuvre. 3 patous, des chiens de montagne des Pyrénées^l spécialisés dans la protection des troupeaux surveillaient le cheptel. Malheureusement, deux d'entre eux ont dû être mis à l'écart en raison d'incidents avec des touristes. Le stress d'une attaque et la fatigue du métier finiront par avoir raison de la passion de la bergère qui changera de profession.¹⁵

^k Le Val d'Illiez est une vallée située dans le district de Monthey en Valais. Elle a donné son nom à un village et à une commune.

^l Les Pyrénées sont une chaîne de montagne qui sépare le Sud-Ouest de l'Europe, du reste du continent.

L'impact est de taille, car une situation comme celle-ci n'est pas un cas isolé. Le SCA^m affirme qu'en Valais, depuis 2008, 25 alpages auraient été abandonnés pour des raisons identiques. En 2021, d'après les informations déjà mises à disposition, 10 alpages supplémentaires ne seront plus exploités.¹⁶ Nous l'avons compris, pour ces éleveurs, le loup représente une charge supplémentaire. Il provoque du stress, coûte en moyens de protection encore trop peu efficaces et dangereux pour les touristes. Mais une fois encore, Christiane Krieger-Mayor, assure qu'elle ne désire pas forcément éradiquer le loup mais que si elle pouvait cohabiter avec celui-ci, elle le ferait. En l'état, elle n'y arrive pas. Les pro-loups font pression sur les éleveurs pour qu'ils améliorent leurs défenses, mais ceux-ci rétorquent que même équipés des dites défenses, cela ne fonctionne pas toujours. Cette incapacité n'est pas dû à un manque d'amour pour leurs animaux ni à un manque de volonté d'essayer. Il faut aider suffisamment les éleveurs, leur proposer des solutions.

William Grenon, le berger de l'alpage de Chésery prône une extinction de l'animal, qui selon lui n'a pas sa place parmi nous. Pour lui, il n'y a pas de discussion à avoir. Cet éleveur et Christiane Krieger-Mayor représentent deux points de vue divergents et intéressants à observer. L'un ne veut pas du loup, l'autre voudrait bien essayer de coexister avec. Mais en réalité, les deux subissent les mêmes conséquences de l'animal et la frontière qui les séparent est très fine. En rapprochant ces deux opinions, on peut en déduire qu'il faut s'occuper des bergers en général, car ceux qui désirent encore faire l'effort de vivre avec le loup ne trouveront bientôt plus de raisons d'y croire si aucun moyen n'est employé pour les aider. Ils risqueraient de passer du côté de ceux qui voudraient voir l'espèce s'éteindre complètement. Cette solution extrême est due au fait qu'aucune autre ne semble fonctionner et apparaît comme la dernière possibilité.

V.4 La position des Chasseurs

La plupart des chasseurs s'opposent au retour du loup. Ils craignent de voir les populations de gibier disparaître. Ils sont directement impliqués dans l'affaire puisque certains veulent et peuvent « régler le problème » par eux-mêmes. Mais là aussi, deux camps se distinguent. Il y a ceux qui s'opposent farouchement au retour du prédateur et ceux qui pensent que le loup a le droit de vivre mais doit être régulé. Même si dans l'imaginaire commun, le chasseur ne désire qu'une chose c'est d'abattre le loup, la plupart des passionnés sont plus nuancés. Selon eux, au même titre que l'on régule les populations d'ongulés, il faut réguler les grands prédateurs. Pour Gadenz Flury, chasseur depuis trente-huit ans dans la commune de Tujetsch aux Grisons, l'équilibre est à trouver. Chasseurs et loups peuvent cohabiter. La place qu'ils prennent doit être mesurée afin d'avoir pour objectif commun le bien-être de la biodiversité. Les deux sont en mesure de créer des dégâts dans le paysage forestier comme de l'améliorer. Le chasseur admet d'ailleurs les bienfaits de la réintroduction du canidé dans la Val Calanda, où son retour a soulagé la forêt qui croulait sous l'expansion des cervidés.¹⁷

^m Service de l'agriculture du canton du Valais

V.5 Les défenseurs du Loup

Les arguments avancés par ceux qui défendent l'animal sont en lien avec l'équilibre du milieu naturel helvétique. Le principal est la vertu régulatrice du canidé, qui en chassant de plus en plus de proies malades ou faibles, contribue au maintien d'une population saine d'ongulés. Concernant les ressources disponibles de gibier pour nourrir les grands prédateurs dont fait partie le loup mais aussi l'ours et le lynx, le WWF affirme que le territoire suisse semble trop restreint pour les sustenter. Cependant, la position géographique de la Suisse est stratégique dans le sens où elle se situe au milieu du massif des Alpes. Pour les partisans du retour du loup, la Suisse doit pouvoir rester un corridor permettant d'assurer un axe nord-sud pour traverser ce massif alpin.¹⁸ Ils maintiennent qu'encore trop de troupeaux ne sont pas protégés. Ce manque de protection provient selon eux d'un déficit d'acceptation. Par opposition à la réintroduction de *Canis lupus* et donc dans certains cas au non-respect des mesures visant une cohabitation sans accroc, ce sont les éleveurs qui conduisent aux tirs de prélèvement ainsi qu'au braconnage. Selon les chiffres du WWF, en 2016, dix loups ont été tués sur décision officielle, un a été abattu par erreur et six autres ont été victimes du braconnage.¹⁹ Un nombre de tirs trop élevé qui semble incohérent avec l'idée originelle de réintroduire l'espèce. Pour les pro-loups, ce nombre de tirs n'est pas proportionné au nombre d'animaux que le loup tue pour se nourrir. Si l'on prend le nombre de 269 moutons tués par le loup avancé par le Nouvelliste⁷ (cf. chap V, *Le loup comme prédateur pour les troupeaux comme pour les humains ?*), cela représente moins de 0.7% de l'effectif rentier d'animaux valaisans. Ce nombre ne justifie pas pour ceux qui défendent le canidé l'abattage et la régulation du loup mis en place par les cantons : « Ils en tuent environ 200 par an. A titre de comparaison : près de 4000 moutons meurent chaque année de maladies ou de chutes, en raison d'un manque de surveillance. », peut-on encore lire sur le site du WWF.²⁰ De plus, il revient aux éleveurs de prendre leur responsabilité. Pour Isabelle Germanier, la porte-parole romande du Groupe Loups Suisse, la plupart des cas d'attaque figurent dans des troupeaux trop peu protégés, qui laissent trop d'opportunités au loup. Cependant, elle dit comprendre la problématique et entend les revendications des éleveurs.

On a tendance à inclure obligatoirement les passionnés de nature dans la catégorie des pro-loups. Cette position est nuancée comme j'ai pu le constater en interviewant Dominique Praz, aide-soignante de profession et photographe. Cette passionnée de la nature a eu la chance d'observer par deux fois le loup en un mois et demi. Cette rencontre lui a laissé un souvenir mémorable. Pour D. Praz, le loup a une petite place dans notre biodiversité. Le seul problème qui l'entoure maintenant, précise-t-elle, est son expansion : « Il commence à y en avoir beaucoup trop maintenant, donc c'est un animal qu'il va falloir à terme réguler ».ⁿ Pour elle, la cohabitation risque de devenir de plus en plus compliquée quand leur nombre sera trop élevé. Elle rappelle qu'elle en a observé deux en un mois et demi et qu'au-delà d'une apparition visible par l'être humain, les signes distinctifs de la présence du loup (poils, crottes, traces, restes de carcasses) sont de plus en plus fréquents. Selon elle, il faut absolument

ⁿ Entretien avec D. Praz, aide-soignante et photographe, Pully

commencer la régulation de l'animal dès à présent : « C'est maintenant qu'il faut réagir », affirme la photographe en continuant par un exemple d'une population de loup qui aurait dégénéré aux Etats-Unis : « Au nord des Etats-Unis, il y a un état où ils ont tellement laissé venir le loup, qu'ils devront en tuer plus de mille maintenant. Donc c'est un massacre. Afin d'éviter ce massacre, moi je pense qu'il faut commencer à réguler vraiment maintenant ».^P

Je n'ai pas trouvé d'information concernant une population de loup devenue trop envahissante et qui nécessitait d'en éliminer la majeure partie aux Etats-Unis. En revanche, il est vrai que l'Etat du Montana et de l'Idaho ont adopté des lois permettant de réduire de 90 % la population des canidés (soit environ bel et bien 1'800 spécimens en combinant les deux États). Ces projets de lois ont été appliqués à la suite d'une décision de l'Administration du président Donald Trump, laquelle a retiré le loup de la liste des espèces protégées. Les associations de défense de l'environnement se sont emballées, tandis que les anti-loups sont passés à l'acte. Les tentatives de retirer le loup de la liste se sont souvent accompagnées d'actions en justice qui ont longuement frustré les partisans d'un déclassement de l'espèce. Dès que le décret fut adopté, des chasseurs s'en sont donné à cœur joie. 216 loups ont été tués en trois jours dans le Wisconsin soit 20% de la population de l'Etat.²¹ A défaut de pouvoir appuyer l'argument de notre photographe, l'exemple qu'elle nous donne nous montre qu'ailleurs, la cohabitation n'est pas forcément plus aisée.

J'ai commencé l'interview avec la photographe par la question ouverte que j'envisageais de poser à tous mes interlocuteurs. Ma question est tournée un peu naïvement, elle est même erronée. Je lui demande : « Que pensez-vous de la réintroduction du loup sur le territoire helvétique ? »^o. Or nous l'avons vu, le loup n'a pas été réintroduit, il est revenu depuis l'Italie (cf. chap V, *Le loup en Suisse*). La photographe m'a donc d'abord corrigé, puis m'a ensuite dit qu'elle ne croyait pas au retour spontané du loup. Son argument : elle aurait reçu l'aveu d'une personne en fin de vie. Et comme elle me le mentionne juste après, avec sa connaissance du milieu des soins : « les gens qui vont mourir ne racontent pas de blagues ».^o L'information n'est pas à laisser de côté. D'autant que, comme la passionnée le soulignera par la suite, la réintroduction du lynx a longtemps été décrite comme un retour spontané de l'animal avant qu'on sache qu'il s'agissait d'un acte délibéré. Elle fait référence à Archibald Quartier (homme politique suisse et naturaliste, 1913 – 1996) qui avait facilité la réintroduction du lynx en Suisse lorsqu'il était au poste de responsable de la chasse et de la pêche du Canton de Neuchâtel.²² Cette question de la réintroduction sera reprise ci-après avec le point de vue d'un scientifique (cf. chap V, *Le point de vue des scientifiques*).

Les propos de D. Praz m'ont permis d'étayer les différents points de vue concernant la thématique. Son opinion nous montre que l'on peut être passionné par la nature et les animaux tout en étant favorable à une régulation des espèces. Sa position s'inscrit dans une catégorie de points de vue plus nuancés qui brise les classifications préétablies des différents acteurs à propos de la polémique du loup. C'est le but de ces interviews, rencontrer des gens concernés, qui par la singularité de leurs avis se démarquent des idées toutes faites que l'on se fait à propos du débat.

V.6 Le point de vue des scientifiques

Parmi les spécialistes, il y a les gardes-chasse. Ceux-ci sont sur le terrain et doivent s'occuper directement de leur zone attribuée. De ce fait, ils possèdent un œil aguerrri dans la compréhension du sujet délicat qu'est le loup. Leur but est d'assurer la pérennité de la faune en la régulant et en l'analysant régulièrement. Leur point de vue possède un certain crédit car ils se doivent d'être objectifs. Parmi eux, Martin Cavegn, un garde-chasse qui couvre 300 km² de territoire dans la région de Tujetsch aux Grisons. Ses activités sont très diversifiées et parmi elles, l'autopsie des cadavres de mouton en fait partie. Il doit tout d'abord déterminer quelle est la cause de la mort du mouton, puis vérifier les moyens qui étaient mis en place. Car en effet, si les clôtures et patous étaient aux normes préétablies par la Confédération, l'éleveur sinistré touchera environ 250 francs par animal perdu en cas d'attaque d'un loup. Le garde faune se doit d'être impartial, et leur travail de scientifique doit rester équitable : « Comme je connais tout le monde, il y a parfois des frictions, concède Martin Cavegn en haussant les épaules. Mais je fais mon job correctement. Et on me respecte aussi pour ça ».²³ Enfin, pour le garde faune, le plus important reste tout de même la récolte d'informations et des décisions proportionnées. Selon lui, il faut rester lucide face aux défis que pose *Canis lupus*. Cette espèce souffre encore d'une trop mauvaise réputation, il faut donc éviter toute diabolisation et rester critique par rapport au sujet. Des solutions existent, ajoute l'expert dans une interview confiée au journal Le Temps.²⁴ Cette position d'impartialité et de lucidité face à ce sujet est aussi partagée par un autre spécialiste du loup, cette fois-ci en matière de génétique.

Luca Fumagalli, spécialiste de génétique des populations et maître d'enseignement et de recherche au département d'écologie et évolution à l'UNIL, précise la vision des scientifiques qui se veut nuancée et en constante évolution. Je lui ai demandé si la génétique nous permettait d'apporter des indices quant au retour naturel du loup en Suisse, pour comprendre si, contrairement à ce que certains soutiennent et nous l'avons vu (cf. chap V, *Les défenseurs du loup*) le loup avait bel et bien fait son retour de manière autonome et spontané. L. Fumagalli me précise que ce débat n'existe plus tellement car depuis, des milliers de loups sont arrivés et la question n'a désormais plus beaucoup de sens. Cependant elle reste intéressante, premièrement pour éclaircir une zone d'ombre qui a été reprise par les anti-loups pour dénoncer le retour de l'animal. L'argument d'une réintroduction était utilisé pour montrer que s'il avait été réintroduit par l'humain, le loup n'avait pas sa place. Sa réintroduction était inadéquate car elle ne représentait pas une migration naturelle compatible avec le nombre de proies disponibles sur le territoire suisse. Cette réaction est selon moi intéressante car elle montre qu'avant même que le loup ne fasse véritablement son retour en Suisse, des contestataires attaquaient déjà sa présence. L'animal qui n'avait pour le moment commis aucune attaque avait déjà des opposants. Ceci peut montrer qu'il hérite d'une mauvaise image et que les jugements sur son compte sont parfois préconçus. (cf. chap VI, *Des rapports déconnectés entre Humains et Nature*). Deuxièmement parce que sur une question comme celle-ci qui peut être sensible, L. Fumagalli reste prudent et ne tombe pas dans l'affirmation définitive qui n'est pas selon lui le rôle du scientifique.

L'approche génétique appuie fortement l'hypothèse d'un retour par recolonisation naturelle du loup mais ne constitue pas en soi une preuve gravée dans le marbre. Le scientifique m'explique que la population italienne de loup a connu un déclin significatif dans les années 60-70 et qu'elle a même failli disparaître. Cette diminution a eu un impact sur la génétique des populations. Lorsque le nombre d'individu d'une population diminue drastiquement cela crée ce qu'on appelle en terme scientifique : « un goulot d'étranglement ». La réduction rapide et drastique du nombre d'individus d'une population va également réduire la diversité génétique. Pour représenter cette diversité génétique qui se perd, L. Fumagalli utilise l'image d'une piscine olympique qui serait remplie de boules de couleurs représentant différents marqueurs génétiques. Si l'on transforme la piscine olympique en tasse à café, alors on perdra la plupart des boules mais par probabilité, il resterait probablement la couleur de boule qui était la plus présente à l'origine dans la piscine. C'est la fixation d'une seule variante d'un marqueur génétique. C'est ce qui s'est passé avec la population italienne de loups sauvages. Le phénomène est renforcé par l'isolement de l'Italie du reste de l'Europe par les Alpes. La population italienne de loups sauvage a donc fixé une seule variante génétique qui se retrouve que chez les loups sauvages d'Italie. Elle ne se retrouve nulle part ailleurs chez les loups du reste du monde ni chez les chiens. Cette donnée permet de déterminer que si l'on retrouve cette variante, alors on peut en conclure que l'origine génétique de l'individu portant cette variante est issue de la population italienne. C'est le cas de l'ensemble des loups qui ont été identifiés dans les Alpes Suisse qui étaient porteurs de cette variante génétique. C'est ce qui nous conduit à penser que le loup est venu d'Italie pour s'installer en Suisse. Même si l'argument est de taille, L. Fumagalli me précise qu'on ne peut jamais être sûr, il me confirme à la fin de sa réponse la position nuancée des scientifiques qui pensent en études et mettent en balance leurs conclusions : « Les scientifiques ne vous disent jamais c'est juste, c'est faux, c'est 100 %, nous notre métier c'est de se remettre en question tout le temps, il y'a rien qui est noir ou blanc ou 100% ».° Il faut dire que le spécialiste ne s'avance pas trop sur les questions à propos du retour du loup il ne se positionne pas comme pro ou anti-loups pour reprendre les deux camps qui s'opposent. Premièrement parce que ce n'est pas son domaine de recherche et également parce qu'il est employé par l'Etat pour fournir des analyses génétiques. Son statut ne lui permet pas de se prononcer sur la question du retour du loup car on pourrait élargir ses propos à une volonté étatique. Comme il me l'a expliqué dans l'interview, il ne sait rien des échantillons qui lui sont envoyés. Il s'occupe uniquement d'analyser ce qu'il reçoit et entre ses résultats dans une base de données par l'intermédiaire de codes. C'est un dispositif mis en place pour le protéger d'éventuelles attaques venant de personnes qui accuseraient la Confédération de modifier les résultats d'analyses génétiques. Son travail est uniquement l'analyse et l'enregistrement de ces résultats. Toutes ces précautions relèvent d'un désir de transparence. Elles montrent bien que le sujet est sensible et donne lieu à de la méfiance. Tout ce qui pourrait faire l'objet d'une attaque est utilisé par les différents camps au sujet du retour du loup. Il s'agit d'une thématique virulente qui au travers des passions qu'elle déclenche, montre qu'elle touche aux intérêts de certains.

° Entretien avec L. Fumagalli, maître d'enseignement et de recherche au Département d'écologie et d'évolution, Lausanne, 17 septembre 2021.

V.7 Humains et nature, une relation qui évolue

La problématique soulevée par le retour du loup en Suisse restera selon moi entière. L'objectif n'était pas de déterminer qui avait raison ou tort. Ce que nous a permis de constater ces désaccords entre les partis, c'est que nous avons de grosses difficultés à cohabiter avec le monde sauvage qui nous entoure. C'est très paradoxal car nous venions de voir dans le dernier chapitre (cf. chap IV, *Coévolution entre loups humains et autres animaux*) que le loup nous était très semblable et qu'il avait été notre allié pendant longtemps. Aujourd'hui, nous n'arrivons plus à cohabiter avec lui et ce débat corrosif nous en fait la démonstration. Il nous fait concurrence. Nous avons créé des infrastructures, des mécanismes, qui font que nos activités ne sont plus compatibles avec la vie naturelle qui nous entoure. Dans ce cas-ci, l'élevage d'animaux de rente n'est pas compatible avec l'alimentation du loup. Ou du moins, nous ne l'acceptons pas. Au-delà d'une incompatibilité avec nos modes d'élevage, pour beaucoup, la place que nous lui réservons est encore trop secondaire et insuffisante. Ceux qui le défendent prône une meilleure préservation de l'espèce et veulent le plus possible garantir sa liberté. Pour d'autre, nous devons réguler l'espèce et maintenir une forme de contrôle sur la biodiversité. Pour d'autre encore, il n'est pas question que l'humain doive s'adapter au loup mais soutiennent l'opposé en tendant vers l'élimination de tout spécimen qui ne s'adaptera pas à nous. Du côté des scientifiques, on essaye de calmer les ardeurs par des chiffres, mais pas de quoi ranger toutes les opinions dans une direction commune. Les paysans se sentent trop peu écoutés et ne trouvent pas juste que la majorité des votants soient des citoyens trop peu informés et déconnectés du terrain. Tout le monde est perdant ; le loup est éliminé, chassé lorsqu'il dérange, alors même que nous avons souhaité son retour, la société est fragmentée en clans idéologiques. De plus, un clivage entre communautés rurales et urbaines prend forme et ce conflit rend les possibles solutions de la problématique difficile à trouver. C'est d'ailleurs ce que regrette L. Fumagalli, il n'a pas pris position par rapport au débat, cependant, il déplore le fait que les différents acteurs n'arrivent pas à discuter et qu'au travers des chiffres, une solution n'arrive pas être trouvée : « Le problème avec le loup c'est que les gens ne sont pas capables de s'asseoir autour d'une table, les différents acteurs impliqués de loin ou de près de cette question-là ont de la peine à discuter, à trouver des solutions communes».^P Comment se fait-il que nous soyons passés d'une cohabitation pacifiste et pérenne avec le loup à une incapacité de l'inclure dans notre civilisation ? Comment son image est petit à petit devenue si négative ? De quelle manière nos relations au vivant évoluent-elles et se transforment-elles ? Il est évident que l'histoire de l'humanité peut nous en apprendre plus. C'est ce que je vais tenter d'expliquer dans le prochain chapitre.

^P Entretien avec L. Fumagalli, maître d'enseignement et de recherche au Département d'écologie et d'évolution, Lausanne, 17 septembre 2021.

Chapitre VI : Des rapports déconnectés entre Humains et Nature

Dans ce chapitre, nous allons voir de quelle manière les humains se sont petit à petit déconnectés de la nature et quels ont été les processus menant à cette déconnexion. Tout d'abord nous allons voir comment l'image du loup a évolué au travers de mythes qui ont terni sa réputation. Le mythe permet d'expliquer d'une manière plus générale notre auto-extraction du milieu naturel, processus qui sera détaillé plus loin (cf chap VI, *Les mythes sur le loup et les grands prédateurs*). Nous verrons comment progressivement l'humain ne s'est plus considéré comme acteurs de la nature. Il s'est "élevé" et entretient un rapport externe et distanciel vis-à-vis des autres êtres vivants.

VI. 1 La force des mythes

Les historiens s'accordent à dire que les mythes ont joué un rôle dominant dans l'émergence de nos civilisations. Ils ont participé à l'unification d'un nombre conséquent d'êtres humains dans un but commun. Rutger Bregman, historien et philosophe, décrit le mythe comme un outil au service des dirigeants les plus puissants de l'Histoire. Selon lui, le mythe est ce qui aurait permis de rassembler un grand nombre de gens et de les asservir dans le but d'entreprendre de grandes œuvres communes comme l'élaboration de constructions imposantes. Il prend l'exemple de prouesses techniques que nous avons produites au cours de l'Histoire, parmi elles, les pyramides. Dans son livre, *HUMANITE Une Histoire Optimiste*, R. Bregman démontre que le nombre maximal de gens avec qui nous pouvons entretenir des relations significatives, ne dépasse pas les cent cinquante. Pour l'historien, une relation « significative » se caractérise entre autres par un lien d'affection plus ou moins fort qui surpasse la simple connaissance. Si ce nombre ne dépasse pas cent cinquante, comment a-t-on pu construire des pyramides, ces infrastructures qui ont nécessité la main-d'œuvre et la collaboration de plusieurs centaines de personnes ? Selon R. Bregman, c'est grâce aux mythes : « Grâce aux mythes, l'humanité et ses puissants ont réussi là où aucune autre espèce n'avait pu réussir. Les mythes nous ont aidés à coopérer à très grande échelle avec des millions d'inconnus. Selon cette théorie, les grandes civilisations sont avant tout fondées sur une grande puissance d'imagination ».¹

On peut également citer Yuval Noah Harari, historien et philosophe qui prend comme exemple le dollar pour décrire un mythe. Le dollar est une feuille de papier de couleur verte avec la tête d'un homme décédé imprimée dessus. Ce bout de papier est bien la preuve d'une convention humaine car au-delà de la valeur que nous lui donnons, il ne s'agit pas d'un matériau précieux. C'est parce que nous croyons en l'argent, parce que nous avons décidé qu'il aurait de la valeur que toute nos sociétés à travers le monde entier s'organisent autour de ce papier. Cette croyance en l'argent organise aujourd'hui le quotidien de milliards de personnes à travers le monde. Notre capacité à imaginer la valeur des billets est un bon exemple de la force des mythes : « En vérité, *Homo sapiens* a surtout conquis cette planète grâce à la faculté humaine unique de créer et de propager des fictions. Nous sommes les seuls

mammifères capables de coopérer avec de nombreux inconnus parce que nous seuls pouvons inventer des fictions, les diffuser autour de nous et convaincre des millions d'autres d'y croire. Tant que tout le monde croit aux mêmes fictions, nous obéissons tous aux mêmes lois et pouvons donc coopérer efficacement ».²

VI.2 Les mythes sur le loup et les grands prédateurs

L'image du loup a fluctué selon les époques et les cultures. Dans les légendes scandinaves ou romaines, le loup était décrit comme un animal rempli de vertus et comme un protecteur des peuples. On pense notamment à la naissance de la ville de Rome qui tient son nom de Romulus, l'un des deux jumeaux qui dans la mythologie romaine avait été récupéré et allaité par une louve après que le roi Amulius ait ordonné de les noyer. Dans cette tradition, la louve était perçue comme salvatrice. Dans la culture égyptienne, le loup était une divinité vénérée par tous. On l'admirait et les cadavres de loups retrouvés étaient embaumés et placés aux côtés des tombeaux humains. Le loup a donc fait l'objet de fascination et d'admiration.³

On attribue souvent la naissance d'un loup à l'image négative et néfaste pour l'humain au Moyen-Âge. Cependant, l'histoire antique a révélé que son image était déjà ambivalente bien avant cette époque. Jean-Marc Moirceau (historien français né en 1956), nous rappelle que des signes manifestant une image nuisible du loup se retrouvent dans une histoire plus ancienne que l'époque médiévale : « On a des stèles notamment qui montrent des louves dévorantes d'enfants, au IIe ou IIIe siècle de notre ère. On a des monnaies gauloises qui montrent des loups qui attaquent des enfants. Il faut bien avoir à l'esprit qu'on vit à travers un mythe culturel qui est le mythe d'un loup qui aurait été en quelque sorte gentil à l'époque antique et qui serait devenu méchant à l'époque médiévale. Ce n'est qu'une reconstruction du passé parce que les sources nous montrent que déjà à l'époque antique et à l'époque médiévale, l'ambivalence existait ».⁴ Ici la représentation meurtrière du loup a dû jouer un rôle déterminant dans l'émergence de la peur de l'animal.

Même si l'ambivalence existait bien avant, il est tout de même vrai que l'époque médiévale marque un tournant dans notre vision du loup, et ceci pour plusieurs raisons ; Pour Geneviève Carbone (ethnozoologue française née en 1965) c'est l'arrivée de la religion qui érige le loup en créature diabolique, comme elle le précise dans l'émission radio, *Les Chemins de la Connaissance* : « On découvre une religion tout à fait nouvelle qui dit qu'il y a un Dieu sur Terre, qu'il est du côté de l'agneau, de la lumière, et qu'il va bannir l'hiver, la mort et le froid. Le problème c'est que le loup est du côté de l'hiver, de la mort et du froid et que c'est lui qui vient manger les agneaux quand on oublie de les surveiller un peu trop. Pour continuer à intégrer un loup qui est un des éléments les plus importants du folklore occidental avec l'ours, il faut lui trouver une raison d'être, et celle-ci c'est le diable. Donc on balance le loup du côté de la nuit, de la sorcellerie ».⁵ Ce passage montre bien comment la religion qui était à cette époque très ancrée dans les mœurs de la société, aurait influencé l'opinion publique quant à la dangerosité du loup.

A cette époque déjà, le loup prélevait des animaux de rente et tuait du gibier pour se nourrir. Ceci ne plut pas à la noblesse d'antan qui était adepte de chasse et voyait le loup

uniquement comme un concurrent. Noblesse et église s'allièrent donc dans une traque aux loups. L'un, en incitant le peuple à le tuer pour « protéger le gibier », et l'autre, en utilisant l'animal comme incarnation du mal, et ainsi sensibiliser par de nouveaux exemples le plus grand nombre de gens possible à la morale chrétienne. Contes, mythes et légendes dépeignent dès lors une "bête dangereuse", néfaste aux yeux du grand public. Parmi ces mythes, des histoires comme *Le petit chaperon rouge* sont devenues des légendes incontournables dans les livres de contes pour enfants. L'idée du loup garou pourrait venir de quelque rares exemples de véritables attaques de loups enragés sur l'humain : « Partout, les loups on fait beaucoup de dégâts ; leur morsure était si venimeuse que les personnes blessées se mettaient à hurler et mourraient comme les loups (rapporté en l'an 1537 dans la *Walser's Appenzeller Chronik* de 1740, cité dans Bretscher 1906, traduit de l'allemand) ». ⁶ Ce passage nous montre le parallèle peut-être à l'origine du mythe du loup-garou.

Aujourd'hui cette peur du canidé est toujours bien présente. Des chercheurs ont cependant souligné que cette crainte est davantage présente chez les peuples qui ont trop peu d'expérience de l'espèce. En effet elle se manifeste plus facilement dans les pays d'Europe qui voient le retour du loup. Alors que les gens vivant dans une région où l'animal a toujours fait partie du paysage semblent moins troublés par sa présence. Il semblerait même que les zones où les loups font leur réapparition, les habitants s'en accommodent petit à petit. Ces recherches soulèvent un point intéressant. Notre méconnaissance due à un contact avec le monde du vivant qui s'appauvrit toujours plus crée des craintes envers celui-ci et nous en éloigne davantage. L'autre point qui joue dans l'image que nous nous faisons de *Canis Lupus* est la manière dont les médias le traitent. En effet, comme le loup est devenu au fil du temps un sujet politique, ceux qui mènent une idéologie anti-loups, se servent de faits d'actualités à sensations et utilisent la peur pour manipuler l'esprit des citoyens.

Tous ces mythes et changements de paradigmes durant l'Histoire ont fini par dépeindre le loup en assassin et en "bête" à éliminer. Le christianisme naissant des sociétés médiévales est pour beaucoup d'historiens le début d'une guerre avec le loup. L'humain qui dans la religion chrétienne se situait au centre de l'univers ainsi qu'au-dessus des autres créatures du fait qu'il ait été créé par Dieu, ne pouvait tolérer qu'un animal sauvage s'en prenne à lui ou à ses biens. D'une certaine manière, on retrouve cette intolérance dans la polémique qui entoure le loup aujourd'hui. Nous n'acceptons pas qu'un animal sauvage puisse nous impacter et dévorer des animaux d'élevage. Pourtant nous, nous ne nous gênons pas pour abattre des loups. Serait-ce l'héritage d'une société aux racines profondément judéo-chrétiennes qui nous pousse à agir comme ceci ? Certainement, mais il est aussi question de perpétuer cette séparation absurde que nous avons créé entre nature et culture. Ces loups, qui viennent de la nature, ce dehors imaginaire, appartiennent à un autre monde que celui que nous peuplons, nous leur opposons la culture. Lorsque nous les abattons ou que nous leur réservons que le reste inutilisé de la culture, c'est-à-dire des terrains trop restreints et limités, nous jugeons que la culture prévaut sur la nature. C'est la même chose que lorsque nous fermons la fenêtre au moindre courant d'air venant de "dehors", nous nous coupons du monde "extérieur" en se retranchant dans un cocon chaud : il s'agit bien d'un comportement hermétique à cette nature qui n'est en fait que le monde. La religion a joué un rôle certain dans la formation d'une idée commune qui sépare humains et animaux, culture et nature. Cela dit, elle ne peut

être considérée comme seule responsable et il serait réducteur d'oublier qu'elle n'est pas unique et universelle mais bien plutôt l'interprétation que chacun en fait. Il est vrai qu'elle fut très influente surtout à l'époque médiévale mais aujourd'hui, ses institutions sont beaucoup moins puissantes et il appartient qu'à ses croyants de décider ce qu'ils veulent et la direction à prendre sur le plan de la nature comme sur toutes les autres. Albert Schweitzer, même, s'il était chrétien, prônait une horizontalité dans nos rapports avec le vivant. Sa lecture du christianisme prouve que chacun interprète les textes religieux à sa manière. Alors même si en Occident le christianisme a véhiculé pendant de longues années une vision anthropocentrée, de nos jours, nous mêlons nos actions préjudiciables pour la nature surement plus à cette inconscience bétonnée dans l'esprit que la nature nous est quelque chose d'extérieur qu'à quelques préceptes religieux.

Ce manque de tolérance et cette distance au monde sauvage s'observe de manière flagrante avec notre peur du loup. Précédemment, nous avons vu que le loup ne représentait pas un danger pour l'humain (cf. chap V, *Le loup comme prédateur pour les troupeaux comme pour les humains ?*). Pourtant, il nous inquiète et nous en faisons un sujet virulent et très actuel.⁷ Cette peur paraît disproportionnée par rapport au préjudice que nous rencontrons dans notre vie de tous les jours. Comme nous le savons, la peur de travailler dans un bureau n'est pas plus répandue bien que l'activité soit certainement plus dangereuse que la rencontre d'un loup. Il semblerait que nous tolérions moins les dangers provenant de notre environnement naturel que ceux liés à notre quotidien urbanisé et civilisé comprenant bien plus de dangers que le monde sauvage (cf. chap V, *Le loup comme prédateur pour les troupeaux comme pour les humains ?*). Pourtant cette condition est bien plus dangereuse et n'est que due à ce que nous avons construit et pris pour habitude. Mais nous reconnaissons moins nos propres torts que ceux que nous cause la vie extérieure à nos sociétés c'est-à-dire la nature. Cela est également mentionné dans le rapport de la fondation KORA⁹ : « (circulation, activités ménagères ou style de vie, etc.) sont généralement nettement sous-estimés par la société et la propension de la population à les accepter semble être supérieure à celle du risque pourtant minime d'être attaqué par un grand prédateur ».⁸ Le terme utilisé est "propension". Ce terme définit bien l'idée mais n'est pas très fidèle au trait de comportement décrit. Propension veut dire ; « une tendance naturelle » cependant ce comportement n'a rien d'inné, il a été appris ou du moins s'est développé en même temps que la création de nos civilisations. Baptiste Morizot nous donne une clé plus moderne que les effets de la religion pour décoder cette intolérance de l'impact du vivant sur nous. Il est encore une fois question d'un mythe.

Pour commencer, il reprend les propos de Val Plumwood (philosophe et militante écoféministe australienne, 1939 – 2008), dont il raconte l'histoire tragique, mais révélatrice. Alors que V. Plumwood faisait du canoë sur une rivière du Kakadu en Australie, elle se fit mordre à pleine dents au niveau de l'entrejambe par un crocodile. L'animal avait à plusieurs reprises cogné son embarcation, et lorsqu'elle essaya de sauter pour tenter de regagner la rive, c'est là que le reptile l'attrapât. C'est par une intelligence et un calme exemplaire que la philosophe s'en sortit. La gueule du crocodile l'avait saisie par trois fois, la plongeant sous

⁹ Cf. p.27

l'eau dans un cirque infernal, où il a l'habitude d'asphyxier ses proies. Sa lucidité lui dictera d'arrêter de se débattre, pour finalement se laisser filer dans le courant comme une proie morte. Elle survécut en regagnant une rive et par la suite en trouvant des rangers qui s'occupaient du parc. L'enseignement que V.Plumwood en a tiré peut paraître trivial, mais semble nous échapper. Ce jour-là, le crocodilidé lui a rappelé qu'elle était aussi de la biomasse partageable pour d'autres.⁹ Autrement dit, nous pouvons également être de la nourriture pour d'autres animaux.

Ce rappel l'a fait réfléchir sur la manière dont nous fonctionnons et comment nous avons perdu de vue notre vulnérabilité ou plutôt, comment nous l'avons toujours niée. Pour illustrer ce phénomène, V. Plumwood s'intéresse à nos pratiques mortuaires et funéraires : « Le cercueil solide, que l'on enterre, comme le veut la convention, bien en dessous du niveau d'activité de la faune du sol, et la dalle au-dessus de la tombe pour empêcher quiconque de nous déterrer, permettent d'empêcher le corps humain occidental de devenir de la nourriture pour d'autres espèces ».¹⁰ Cette convention, connue de tous, est l'exemple parfait pour illustrer la manière dont nous ne voulons pas reconnaître notre place dans la chaîne alimentaire. Et donc notre "propension" à nier les effets des grands prédateurs carnivores comme le loup sur nous.

Pour B. Morizot, l'expérience qu'a vécue V. Plumwood et les enseignements qu'elle en a tirés, ébranlent le "tabou/mythe fondateur"⁹ occidental qui régit nos relations au vivant : « Cette humanité qui s'est définie comme le produit d'une auto-extraction des communautés biotiques, inventant ce faisant un "dehors" : la Nature. »⁹ Nous nous sommes auto-extraits de la nature, nous explique le philosophe. Or, cette auto-extraction est une impossibilité d'ordre fonctionnel. Tout d'abord, B. Morizot nous rappelle que nous faisons incontestablement partie de la chaîne trophique et que nous sommes aussi des proies. Une chaîne trophique ou chaîne alimentaire, est un réseau comprenant différentes espèces et qui définit la circulation de la biomasse et de l'énergie entre ces espèces. Autrement dit, c'est le lien qu'entretiennent différents êtres vivants sur le plan nutritionnel. Il s'agit d'un système écologique qui, qu'on le veuille ou non, nous fait vivre. Cependant, il semblerait que nous ayons oublié cette appartenance à un réseau trophique. Certains parlent d'oubli, mais notre philosophe parle : « des tabous fondateurs de la conception occidentale de la nature ».⁹ Le philosophe utilise une jolie image, celle que tout être vivant, pour vivre, doit « dévorer du soleil »⁹. Car quand on y pense, le 99.9% de l'énergie que les êtres vivants absorbent pour vivre, vient du soleil. C'est pour cela que naturellement, nous faisons partie de la chaîne alimentaire, c'est parce que nous en sommes dépendants. Pensez-y, il n'y a que les organismes capables du processus bioénergétique appelé photosynthèse qui peuvent transformer cette énergie solaire en biomasse. Si nous voulons nous aussi avoir notre dose d'énergie vitale et quotidienne pour vivre, nous devons attendre que les végétaux fassent leur travail pour ensuite les absorber, énergie que nous pouvons également trouver dans les herbivores qui les ont broutés.

Se désolidarisé de la sorte du monde vivant implique une cosmologie « *diodique* » du monde. Diodique est un adjectif relatif à la diode qui est un circuit d'énergie qui ne la laisse

que circuler dans un seul sens. Dans ce cas précis, du monde vivant à nous et pas l'inverse : « nous pouvons nous nourrir du soleil emprisonné dans les vivants, mais les autres vivants n'ont *pas* le droit de se nourrir du soleil emprisonné en nous. », écrit B. Morizot.⁹ Selon l'écrivain, ce tabou qui consiste à nier que nous pourrions être de la nourriture pour d'autres animaux, est le bourgeon d'une partie de la culture occidentale qui s'est épris dans l'éradication des grands prédateurs. Lorsque, par les textes judéo-chrétiens nous avons diabolisé le loup par exemple, ou quand nous appelons volontiers à la protection des animaux de rente pour justifier l'abattage des grands prédateurs, par ses justificatifs, nous servons le mythe. Car l'élimination des super prédateurs nous conforte dans l'idée qu'ils n'auront jamais la possibilité de nous consommer, morts ou vivants.

Il s'agit bien d'un mythe ou d'un tabou propre à la culture occidentale. Nos pratiques funéraires ne sont nullement partagées par le monde entier, elles découlent d'un mythe qui n'est pas universel. Pour démontrer ceci, B. Morizot s'appuie par exemple sur les coutumes du chamanisme sibérien parmi lesquelles, une personne âgée, sentant la mort venir, ira en forêt où la mort la prendra. Ces coutumes répondent à une tout autre cosmologie du monde. En effet dans cette culture, la vie est considérée comme une circulation de la chair. Il est donc normal que ladite personne partage sa dépouille avec les carnivores, car ces mêmes carnivores lui ont permis de vivre, elle leur redonne ce qui lui a été donné. Les rites funéraires célestes du Tibet mettent en lumière une cosmologie également différente. Lorsqu'une personne décède, sa dépouille est mise à disposition des vautours et des carnivores sauvages comme un don à « la terre qui la fait naître ».⁹

VI.3 La sédentarisation, un tournant majeur dans nos relations au vivant

Pour comprendre nos relations au vivant, la transition du Mésolithique au Néolithique est un incontournable. Elle est marquée par un changement majeur qui a conduit l'être humain où il se trouve aujourd'hui, l'adoption d'un mode de vie sédentaire. Ce passage est marqué par l'invention de l'élevage et de l'agriculture. C'est la transition de peuples à l'origine chasseurs-cueilleurs vers des peuples éleveurs et agriculteurs. Mais sa caractéristique la plus forte, c'est l'installation des communautés en des points fixes, stoppant ainsi leur mode de vie de nomades. Ce changement s'est opéré à la fin d'une période glaciaire il y a quinze mille ans. La terre était alors peu peuplée mais les conditions allaient devenir favorables à une augmentation démographique. À mesure que les populations grandissaient, on construisait des huttes puis des temples. On voyait émerger des villages puis des villes. Et déjà, une nouvelle notion allait apparaître : l'invention de la propriété privée. On trouve dans le livre de R. Bregman une analyse des nouveautés qu'a amené la sédentarisation, alors que les chasseurs-cueilleurs partageaient à peu près tout : « *la terre, les animaux, ou même les êtres humains étaient devenus la propriété de certain.* »¹¹

Ici l'historien et philosophe souligne un point intéressant. Le fait que l'on ait privatisé des biens implique que d'autres n'y ont plus accès. L'humain garde ce qu'il possède et protège ses

biens. Il les protège non seulement contre les autres humains mais aussi contre tout ce qui pourrait leur porter préjudice, comme le loup si l'on prend l'exemple de l'élevage. L'humain entre donc dans une double compétition ; l'une contre les éléments de la nature pouvant le freiner dans sa prospérité et l'autre contre ses propres congénères. On retrouve ici la notion d'« avoir » de Fromm, qui est liée à un climat de rivalité. Pour Fromm le fait que nous soyons en compétition entre nous-mêmes et avec la nature est la cause principale de l'effondrement qu'il projette pour nos sociétés. On comprend ici la source d'une société centrée sur l'« avoir » ; la sédentarisation est pour l'historien le début de la propriété privée et par conséquent le début de relations conflictuelles et c'est probablement en ces temps de transitions que nous avons mis en place les premières barrières entre nature et culture, afin de nous éviter le constant dérangement de tout ce qui sortait des communautés humaines et de leurs infrastructures, de là est peut-être née la séparation voulue entre culture et nature. On parlera de concurrence interspécifique lorsque l'humain lutte contre d'autres espèces pour protéger son troupeau ou quand il coupe la végétation pour donner plus de vigueur à son agriculture. Et d'une concurrence intraspécifique lorsque celui-ci trouvera comme solution pour la protection de ses avoirs, le combat envers ses pairs. On peut également voir cette sédentarisation comme le début de notre auto-extraction du monde naturel. Le processus d'installation nous a déconnectés de notre environnement naturel pour nous placer en acteurs externes. C'est à ce moment que nous nous sommes construits une civilisation en parallèle à la nature et ce changement se marque principalement par deux nouveaux types de rapports au vivant.

1) La nature devient un énorme entrepôt dans laquelle on se sert pour construire nos maisons, nos parcs d'élevage, et autres infrastructures. Les nomades créaient peut-être des abris de fortune, mais le bois qu'ils utilisaient ne nécessitait pas un abattage très conséquent. À présent on détruit la forêt pour pouvoir reconstruire nos propres abris au lieu de trouver en elle un lieu d'habitat. Ces constructions de maison, d'abris bien protégés par quatre parois et ces parcs pour enfermer les animaux et éviter qu'ils nous soient volés, sonnent comme une sorte de repli sur soi. Ils répondent à un besoin de confort mais en réalité constituent une fermeture au vivant et au contacts humains de partage.

2) Deuxième point, l'élevage des animaux signifie dès à présent qu'ils nous appartiennent. Ce ne sont plus des animaux libres que nous chassons comme le veut la sélection naturelle. Dès qu'ils naissent nous disposons de leur vie et les marchandons.

Ce deuxième point est peut-être le plus important car il y a désormais une possibilité pour l'humain de se rendre la vie bien plus facile en contrôlant la nature. La mainmise sur la nature et notre expansion n'ont en somme aucune limite et les occidentaux actuels ont un grand besoin de pouvoir contrôler le vivant, ce besoin vire dans certains cas à l'obsession. Tout ce qui nous échappe fait l'objet d'une réaction impulsive et démesurée. C'est ce qu'on peut tirer du débat que le loup amène en s'invitant dans nos régions. Il représente une faible partie du monde sauvage qui nous échappe encore et nous pose un problème conséquent. On peut aussi déceler dans le nombre de chiens domestiqués aujourd'hui par rapport au nombre de loups, une tendance à favoriser ce que l'on contrôle et ce que l'on maîtrise. Certes les

chasseurs-cueilleurs domestiquaient déjà le loup pour en faire un allié. Seulement le loup les accompagnait dans un mode de vie de chasseurs-cueilleurs et non d'humains séparés de leur environnement naturel. Mais l'humain a oublié qu'il était un animal soumis aux mêmes lois de la nature que tous les autres. Ce n'était probablement pas le souhait de A. Schweitzer à l'origine du concept de la Biophilie qui nous rappelle que nous sommes une forme de vie telle qu'il en existe tant d'autres sur la terre. Son éthique peut être lue comme le désir de revenir à un mode de vie plus semblable à celui des chasseurs-cueilleurs. En réalité si nous en sommes venus à traiter le vivant comme étant une ressource exploitable seulement en le manipulant, c'est parce que nous baignons dans l'illusion qu'il doit être contrôlé pour nous être bénéfique. Que faire de lapins sauvages et vagabonds lorsque des milliers de bouches ne demandent qu'à être nourries ? Pas grand-chose, le temps nécessaire à les attraper n'est pas compatible avec le rendement occidental exigé. Or ce que nous oublions, c'est que si nous pouvons respirer, si les sols se maintiennent, c'est grâce aux arbres et aux vers de terre, libre et acteurs de la planète. Dans la culture, la nature doit nous être utile, les animaux sont d'utiles compagnon, d'utiles cobayes, d'utiles machine, d'utiles armes, les arbres sont d'utiles feuilles, d'utiles plancher, d'utiles combustibles etc... Les relations entre culture et nature sont régies que par le principe d'utilité. Mais encore une fois, l'échange ne va que dans un sens, nous contrôlons la nature pour qu'elle nous soit bénéfique, que nous lui rendons en échange ? Rien ou presque, nous la détruisons. Un déséquilibre s'est formé entre des écosystèmes, qui ensemble forment le monde sauvage, et une civilisation qui hors de ces écosystèmes tentent d'en profiter malgré tout en les mettant à son profit. Si nous perpétons depuis des millénaires ce procédé, c'est que nos actions se tournent toujours dans l'optique de maintenir notre civilisation qui est très différente du monde sauvage. Pour beaucoup, ne connaissant que ce modèle, cette différence est interprétée comme une supériorité sur le vivant. En tout cas, on retrouve dans la philosophie les traces d'un raisonnement qui se fonde sur une supériorité de valeur de l'humain par rapport à l'animal. C'est ce que nous allons voir dans la prochaine section.

VI.4 Des philosophes comme porte-parole d'un humain supérieur aux animaux

Pour en apprendre davantage sur nos relations aux vivants, quoi de mieux que d'explorer ce que les philosophes pensent ou ont pensé. Bien souvent, leurs propos reflètent comme nous allons le voir une époque et les courants de pensée qui la traverse. Même si en principe le propre du philosophe est de nager à contrecourant de la doxa, celui-ci n'échappe pas toujours aux dogmes, aux évidences que l'on interroge même plus et sur lesquelles se sont appuyées des raisonnements à propos du vivant qui mériteraient l'interrogation. On peut se demander si les propos des philosophes que nous allons développer n'ont pas été quelque peu dirigés par une civilisation qui comme nous l'avons décrite, entretient un rapport de pouvoir sur la nature qui l'entoure.

Commençons par Emmanuel Kant (philosophe allemand, 1724 – 1804). Pour Kant, ce qui différencie majoritairement l'humain de tout autre être vivant, est sa conscience réflexive, c'est-à-dire la conscience de sa personne. Pour lui, le changement s'opère lorsque pour la

première fois, le bébé dira "Je" : « Auparavant, il ne faisait que sentir; maintenant il se pense »¹². Avant l'arrivée du "Je" prononcé par l'enfant, il est considéré comme un animal qui ne fait que sentir puis ensuite : « il semble que pour lui une lumière vienne de se lever quand il commence à dire "Je". » Remarquez que Kant pose une dichotomie entre "sentir" et "se penser". Le premier verbe est attribué aux animaux, le deuxième aux humains. Et ceci constitue pour lui une différence de valeur : « Posséder le Je dans sa représentation : ce pouvoir élève l'homme infiniment au-dessus de tous les autres êtres vivants sur la terre. Par là, il est une personne ; et grâce à l'unité de la conscience dans tous les changements qui peuvent lui survenir, il est une seule et même personne, c'est-à-dire un être entièrement différent par le rang et la dignité, de chose comme le sont les animaux sans raison, dont on peut disposer à sa guise. »¹² Ici on retrouve l'image des animaux comme biens échangeables, dont on peut disposer car ils ne possèdent pas la raison. Cette vision fait écho à la propriété privée qui inclut la possession d'animaux lors de la révolution Néolithique.

René Descartes (philosophe français, 1596 – 1650) est issu d'une famille noble. Il aimait les mathématiques et s'inscrit dans la période de la Renaissance, contexte dans lequel on connaît une révolution scientifique grâce à de nombreuses découvertes. Pour Descartes, les animaux sont des "machines" faites "d'organes".¹³ Ces machines agissent sans raison, non pas par connaissance mais par "disposition de leurs organes".¹³ Ce qui le conduit à penser ceci, est premièrement que les animaux ne possèdent pas le langage. Plus précisément, la parole et les signes que nous utilisons pour manifester nos pensées, se trouve réduite chez l'animal à une sorte de réaction programmée. Même si elle exprime des choses, selon Descartes, l'expression de l'animal, quelle que soit sa forme, ne met pas en avant le fruit d'un raisonnement, mais plutôt d'une manifestation organique. De sorte que ces machines agiront toujours selon les mêmes schémas, alors que l'être humain s'adaptera à toute situation par sa plasticité intellectuelle : « Car, on peut bien concevoir qu'une machine soit tellement faite qu'elle profère des paroles, et même qu'elle en profère quelques-unes à propos des actions corporelles qui causeront quelque changement en ses organes : comme, si on la touche en quelque endroit, qu'elle demande ce qu'on lui veut dire ; si en un autre, qu'elle crie qu'on lui fait mal, et choses semblables ; mais non pas qu'elle les arrange diversement, pour répondre au sens de tout ce qui se dira en sa présence, ainsi que les hommes les plus hébétés peuvent le faire ».¹³

La position de Descartes est assez figée sur ce sujet. Pour lui, les animaux ne sont tout simplement pas doués de raison comme le témoigne ce passage : « Et ceci ne témoigne pas seulement que les bêtes ont moins de raison que les hommes, mais qu'elles n'en ont point du tout. Car on voit qu'il n'en faut que fort peu pour savoir parler. » Il faut dire qu'il s'inscrit dans un contexte de découvertes scientifiques abondantes dans lequel Descartes cherche à tout expliquer par des sciences dures telle que les mathématiques. Cette période est notamment marquée par une course à la technologie du fait que des découvertes prometteuses aient été faites. Descartes pense l'humain comme un dualisme du corps et de l'âme. Il pense que ce sont deux réalités séparées. La preuve de ce dualisme est selon lui que l'âme est immortelle. Elle ne peut pas former qu'un avec le corps puisque que quand un humain meurt, son corps se désagrège à vue d'œil. Nous n'avons aucune preuve que l'âme quant à elle meurt. D'où

l'idée d'un corps machine qui une fois rouillé s'éteint. Il est donc logique que Descartes qui ne reconnaît chez les animaux aucune forme d'âme ne les considère que comme des machines.

Passons maintenant à Henri Bergson (philosophe français, 1859 – 1941), qui a entre autres pensé l'animal et l'humain dans ce qu'ils ont de différent. Bergson estime l'être humain comme l'être pour lequel, la conscience s'est libérée. Les animaux seront toujours « enchaînés » à la nature.¹⁴ Le terme de "chaîne" dénote déjà de la fatalité de la condition animale qui pour Bergson, se remarque en observant leurs "inventions".¹⁴ Ce qu'il appelle "invention" serait en fait les changements liés au quotidien. Pour lui, le train de vie des animaux n'est que routine car lorsqu'ils se déroutent pour un temps de leur vie normale, ils ne font que créer un automatisme avant de retourner dans leur quotidien. Il y a là une sorte de cycle infini qui se répète et place les animaux comme des créatures emprisonnées dans une conscience instinctive. L'humain est capable de faire des choix, c'est en ce sens que pour Bergson, il est doué d'une conscience différente : « Mais cette conscience, qui est une *exigence de création*, ne se manifeste que là où la création est possible. Elle s'endort quand la vie est condamnée à l'automatisme ; elle se réveille dès que renaît la possibilité d'un choix. »¹⁴

Notre faculté de pouvoir choisir est selon Bergson ce qui nous différencie des animaux : « Radicale aussi, par conséquent, est la différence entre la conscience de l'animal, même le plus intelligent, et la conscience humaine. Car la conscience correspond exactement à la puissance de choix dont l'être vivant dispose ; elle est coextensive à la frange d'action possible qui entoure l'action réelle : conscience est synonyme d'invention et de liberté. »¹⁴ Comment comprendre cette liberté qui se manifeste par la conscience chez l'être humain ? N'est-ce pas parce qu'en réalité nous sommes incapables de comprendre les animaux, que nous les pensons emprisonnés et construits d'automatisme ? N'est-ce pas parce que les rares contacts que nous avons avec eux se créent dans un cadre où précisément ils sont emprisonnés ? Un loup dans un zoo et un loup à l'état sauvage sont des animaux qui se comporteront de manière très différente. Le loup se dévoile dans son milieu naturel rempli de signes, d'odeurs à pister, de sons à interpréter ; il vit littéralement avec son habitat naturel. Aucun langage ne lui permet de transmettre ce qu'il ressent de manière intelligible pour nous, mais il n'en reste pas moins qu'il communique abondamment avec ses congénères. Peut-être est-ce parce que nous ne savons reconnaître la liberté des animaux que nous leur ôtons ce pouvoir.

En tout cas, pour Bergson l'humain s'est inmanquablement élevé du reste des animaux : « Les animaux, si éloignés, si ennemis même qu'ils soient de notre espèce, n'en ont pas moins été d'utiles compagnons de route, sur lesquels la conscience s'est déchargée de ce qu'elle traînait d'encombrant, et qui lui ont permis de s'élever, avec l'homme, sur les hauteurs d'où elle voit un horizon illimité se rouvrir devant elle. »¹⁴

Au travers de la vision de ces différents philosophes, on perçoit une limite très marquée entre les humains et les animaux. Souvent, l'humain possède quelque chose de supplémentaire qui l'élève du reste des vivants. Même si l'on ne peut nier que l'humain possède des caractéristiques physiologiques et biologiques différentes de celles des autres animaux qui entre eux se démarquent également par de très nettes différences d'ailleurs,

l'idée que nous leur serions supérieurs et pourrions disposer d'eux à notre guise est selon moi erronée. Nous allons voir comment nous pourrions envisager une perspective davantage naturelle et reconnectée au monde vivant qui nous entoure.

Chapitre VII : Repenser nos liens au vivant

Dans ce chapitre, nous allons voir de quelle manière nous pourrions nous recentrer sur un rapport plus direct avec la nature en tant qu'acteurs qui la composons et comment nous pourrions participer au cycle interactif de la vie, faisant ainsi partis de la toile du vivant . Il s'agira d'explorer de nouveaux rapports au vivant pour la société et d'en comprendre davantage sur mon lien avec le vivant.

VII.1 Une diplomatie entre existants

Je commencerai cette section en reprenant la citation fondatrice pour l'éthique de Schweitzer : « je suis une vie qui veut vivre, au milieu d'autres vies qui veulent vivre » (cf. chap II, *Le concept de la Biophilie*). Cette citation montre bien les fondements d'une éthique qui vise à mettre sur un pied d'égalité toutes les formes de vies. Elle nous montre également qu'il voudrait vivre avec et non contre les autres formes de vies. Autre citation de Schweitzer : « Nous devons combattre l'esprit de cruauté naïve avec laquelle nous disposons de l'animal. Les religions et la philosophie se sont préoccupées du problème de notre comportement envers nos semblables mais non à l'égard de l'animal, qui est pourtant susceptible des mêmes souffrances que nous. Un comportement véritablement humain ne nous permet pas de lui imposer des épreuves. C'est tardivement que nous avons pris conscience de ce problème. Nous devons susciter dans le monde un mouvement d'opinion et prendre au sérieux un devoir que nous avons jusqu'à présent perdu de vue. »⁰

B. Morizot entrevoit cette possibilité en parlant de diplomatie. Remplacer la peur par une intelligence diplomatique, voici ce qu'il propose. Ici, il est question de la peur qui nous pousse sans cesse à voir une menace potentielle au travers des êtres vivants qui nous entourent. Cette même peur qui a érigé les grands prédateurs en concurrents à abattre, cette même peur qui, encore aujourd'hui, influence tant notre politique. L'idée n'est pas non plus d'en faire nos grands amis, dans un monde idyllique où ceux-ci deviendraient nos compagnons. Mais si nous savions seulement résister à cette peur, nous changerions nos paradigmes occidentaux. Face à la peur, il faut rester lucide. Il faudrait trouver un entre-deux, de sorte que la lunette de nos fusils, ne soit plus la lucarne optique rassurante à travers laquelle nous explorons la nature qui nous entoure, mais que la vision du chat qui ronronne sur le canapé, ne devienne pas non plus un modèle relationnel. Non, l'entre-deux consiste à comprendre que nous pouvons, par connaissance, côtoyer des animaux dans leur état naturel, en faisant preuve d'un « décentrement ».¹ Eviter le conflit quand cela est possible par la compréhension de celui qui nous fait face, passe par une adaptation de notre comportement en fonction de la situation. B. Morizot utilise le terme de « décentrement » pour signifier la capacité de ne pas rester sur sa propre peur qui induit une réaction souvent conflictuelle. Le but est de se décentrer pour mieux cerner les intentions de l'animal et agir en conséquence.

Dans son livre, B. Morizot donne des exemples concrets, la plupart sont tirés de ses expériences lors d'observations animalières. Comme cette rencontre avec un grizzly au nord-ouest du parc de Yellowstone pour laquelle il décrira dans le passage suivant, les méthodes mises en place pour se présenter à l'animal : « On lui parle d'une voix basse et calme. Son ouïe est telle qu'il reconnaît les voix humaines à cette distance, comme il sait lire l'état émotionnel qu'elles trahissent. La voix doit être grave pour ne pas être confondue avec celle d'un mammifère juvénile, plus facilement considérée comme une proie. Grave, mais non agressive, pour ne pas être confondue avec celle d'un rival potentiel. »¹ Ce passage montre la délicatesse de la rencontre. Un grizzly est un animal potentiellement dangereux pour plusieurs raisons. Des raisons diverses peuvent déclencher une attaque sur l'humain, comme par exemple s'ils sont surpris ou s'ils ont faim. La protection de ses petits peut aussi être un motif d'offensive. La manière de se comporter doit donc être maîtrisée pour que tout se passe au mieux dans la rencontre.

Le philosophe raconte également cette fois où, contraint par un sentier, il dut croiser la route d'un grizzly, puis de deux ours noirs pour rejoindre sa voiture : « Il faudra presque jouer des coudes pour sortir du vallon de Lost Lake. Dialoguant, attirant l'attention du grizzly roux sans le fixer dans les yeux, négociant, tapant sur mon bâton avec la lame du couteau, remerciant la grande ourse taciturne qui se dérobe élégamment, effrayant juste un peu l'oursonne qui paresse au bout du sentier, je finis par me retrouver essoré, noué, et les sens portés à incandescence, dans le sanctuaire de métal de la Ford ». ¹ Timbre de la voix, posture, regard, sang-froid, autant de paramètres qu'il faut contrôler pour envisager une rencontre sans hostilité. Certains experts affirmeraient même que la meilleure réaction face à une charge d'ours, serait de ne rien faire. Car souvent, celle-ci n'est que de l'intimidation. Or la fuite est un facteur déclenchant de l'attaque chez l'ours. Il est donc préférable de ne pas bouger pour éviter de déclencher une attaque réelle.

Le décentrement dont parle B. Morizot, est la capacité de ne pas céder à la peur et agir de manière déraisonnée, mais plutôt de décrypter la situation pour agir de manière proportionnée. Ainsi, pourra se nommer bon diplomate, celui qui aura décelé chez l'ours un désir de protéger son territoire par l'affirmation de sa supériorité, ou lui aura reconnu les signes d'un appétit inassouvi en cas d'agressivité. Le fin analyste saura alors qu'il devra réagir par la soumission dans le premier cas, réaction qui devrait normalement suffire à calmer un ours voulant asseoir son autorité sur son territoire. Ou dans le deuxième cas d'un ours affamé qui ne s'arrêtera sous aucun prétexte, prit d'une pulsion de fringale, l'issue sera la fuite ou le combat.

Cette approche est intéressante car elle donne une nouvelle manière de voir le vivant. Ni comme des amis, ni comme des ennemis, les animaux sont simplement des habitants de la terre avec qui nous devons et pouvons cohabiter. Un certain nombre de connaissances sont cependant requises pour pouvoir faire cela. Aujourd'hui, nous ne faisons plus vraiment d'expériences du monde sauvage ; nos connaissances à propos de celui-ci sont restreintes et ne nous poussent pas à une ouverture à ce monde. La forme de "diplomatie" que propose B. Morizot est une approche intéressante pour se reconnecter au monde sauvage. Elle nous permet de comprendre que nous pouvons aussi lire et interpréter des intentions animales. Le

loup ne serait plus un animal qui concurrence nos activités humaines comme l'élevage, mais un être dont on peut comprendre et savoir des choses et même interagir avec lui selon un modèle d'interactions qui a été nourri par « l'observation décentrée ».

VII.2 Le pistage philosophique

Explorons maintenant une autre expérience que propose B. Morizot. Il nous invite à considérer la nature comme notre maison, avec pour plafond : « le ciel ». L'analogie de la maison est choisie à dessein. Premièrement parce que la maison est ce qui nous coupe de la nature, enfermés entre quatre murs, nous ne faisons plus l'expérience d'une nature comme foyer, comme berceau, comme notre berceau. S'y reconnecter paraît la manière la plus directe pour se reconnecter au monde vivant dont nous sommes issus. (cf. chap V, *La sédentarisation, un tournant majeur dans nos relations au vivant*). Deuxièmement, la maison est l'endroit où nous avons construit des repères, c'est là aussi où à force d'y vivre, nous nous sommes habitués aux signes qui trahissent de potentielles présences qui vivraient avec nous. Sans le savoir, nous remarquons tous les petits détails, et ceux-ci nous en disent long sur ce qui s'est passé pendant notre absence : « le bol non rangé sur la table de la cuisine avec son reste de céréales ; ici des chaussons abandonnés devant la douche »¹, voilà des exemples que donne B. Morizot sur de potentiels indices au sujet de présences invisibles. En reprenant la nature comme maison, on va donc inévitablement créer des nouveaux repères et nous serons plus attentifs aux mêmes signes de présence qui parsèment la nature. Cette étape est essentielle car la complexité du monde vivant ne s'offre pas au regard extérieur que nous posons sur la nature depuis notre citadelle appelée culture. Les animaux sont discrets, leurs apparitions sont fugaces et toute la subtilité de ce à quoi nous avons renoncé semble nous échappé. Nous avons renoncé à vivre parmi eux et de ce fait à les comprendre. Certes une certaine compréhension nous est accessible dans toutes les caractéristiques intelligibles que nous leurs trouvons sous nos microscopes, mais l'expérience de cette vie foisonnante est une richesse que nous ne saurions capter sans nous replonger parmi eux.

Notre philosophe explique la démarche en prenant pour exemple des traces du loup qu'il trouve dans la boue. Ce qui lui apparaît ne semble pas indiquer grand-chose. Mais tout l'art du pistage est là ; c'est aussi une manière de penser. Déduire de ce qu'il voit, des choses qu'il n'aperçoit pas, mais qui se manifestent en signe de présence. La démarche est soutenue par une phrase simple et très factuelle, qui prend la tournure d'un aphorisme : « Le passé est invisible, mais nul ne peut exister sans laisser de traces ».¹ Ainsi les traces du loup, lui permettront de : « recomposer une trajectoire, d'extrapoler un parcours, une allure, un faisceau d'intentions qui disent une manière d'habiter un lieu ».¹

B. Morizot nous convie à ne faire qu'un avec le loup, lui emprunter ses sens et les dévoiler dans la nature : « L'émotion revient à ce qu'on voit *par ses yeux* ; on est obligés, pour suivre sa piste, de *se déplacer dans son crâne* pour comprendre ses intentions, de marcher avec ses pattes pour comprendre son déplacement ».¹

En pistant, on reprend place dans la nature. Le pistage a cette force que par l'expérience de quelque chose qui nous a habités pendant très longtemps, la vie dans la nature, nous nous y replongeons et retrouvons des instincts. Mais plus encore, il ne s'agit pas que de nous qui pistons les autres êtres vivants, en nous mouvant dans un cadre forestier par exemple. Nous laissons derrière nous aussi de quoi être sujets à la traque par un autre être. "Traque" est probablement un terme trop restrictif, figé à l'animal filant sa proie. Il s'agit là plus généralement de signes que nous laissons qui peuvent être lus en retour. Ainsi nous nous inscrivons dans un cycle, comme acteur observateur et observé. B. Morizot rappelle dans son livre sur la base d'observations de Bernd Heinrich (professeur de biologie né en 1940), que les loups et les ours interprètent dans le croassement des corbeaux, si des proies se trouvent à proximité.¹ Les différents acteurs de la nature se renvoient des signes qui leur permettent de communiquer. Et nous pouvons tout autant les recevoir que les émettre. Nous avons une place dans la nature : c'est le message de ce pistage.

VII.3 Les yeux d'un autre

Lorsque l'on entreprend un tel pistage, comme à l'image du loup, à qui on emprunte ses « pattes » et son « crâne »¹ pour suivre sa piste, on se transpose dans le corps d'un autre. On change de point de vue et on s'intègre dans le corps d'un animal. B. Morizot cite Louis Liebenberg, un anthropologue sud-africain qui a écrit un livre sur l'art du pistage. Ce dernier explique que cette pratique demande une grande attention et la capacité de déplacer son être dans l'animal : « Quand l'on piste un animal, il faut essayer de penser comme un animal pour prédire où il ira. En regardant ses traces, on peut visualiser le mouvement de l'animal. Ce qui est peut-être le plus remarquable quand on piste un animal et que l'on se projette soi-même dans l'animal, c'est qu'il arrive parfois de sentir que l'on est devenu l'animal – c'est comme si vous pouviez sentir les mouvements du corps de l'animal dans votre propre corps. »²

Ce passage me semble clé pour comprendre toute l'essence de cette pratique philosophique. Une capacité suffisamment forte de décentrement conduit à l'abandon de l'ego, de sa vision unique centrée sur soi, et nous permet de voir à travers les yeux d'un autre être. Dans ce passage on comprend que l'on peut arriver à « sentir » les mouvements de l'animal. Ici la reconnexion à la nature se fait en prenant les yeux d'un autre être probablement parce que nous, êtres humains, nous ne savons plus quoi faire dans la nature. Quand nous y sommes c'est en tant qu'êtres humains et non en tant qu'animaux. Nous n'avons plus d'intérêt dans la recherche d'habitat, d'un arbre où se gratter, d'une baie suffisamment mûre, nous n'avons plus "d'inviter" (cf. Chap VII, *Les invites*). Bien sûr que des gens vont aux champignons, étudient les plantes, observent les animaux comme je le fais, mais toutes ces actions résultent d'une recherche momentanée et non d'un moment de vie naturel.

VII.4 Un déplacement de quel ordre ?

Ce pistage est qualifié de philosophique ou plus précisément de « philosophiquement enrichi » comme dirait B. Morizot. Il le définit ainsi car pour comprendre cette pratique il faut

faire appel à des concepts philosophiques et parce que l'on retrouve la question ultime de l'âme et du corps. Les questions qu'il se pose, sont par exemple si dans cette aptitude de décentrement, en enfilant les lunettes d'un autre existant, nous devrions y voir « une transmigration de l'âme ? L'esprit humain qui change de corps ? »³ Ces visions sont pour lui trop occidentalisées et déconnectées de la réalité. Il n'est ni question de "métempsychose", ni de "voyage astral"³ ni du passage d'un corps à un autre corps de l'âme. Pour B. Morizot, l'affaire est bien plus concrète. Cela ne veut pas dire qu'il n'a pas réfléchi au sens de ce déplacement, mais pour lui, être penché, le regard scrutant le sol et ses crottes par exemple, pour chercher des indices perdus dans les éléments, est ce qui caractérise le pistage, il ne veut pas en faire une expérience transcendante. Et la réflexion amène ici inmanquablement le dualisme de l'âme et du corps. La position de Morizot sur ce sujet n'est pas très compliquée à décoder. Dans le passage qui va suivre, on discerne assez bien le point de vue de l'auteur qui considère le corps et l'âme comme ne faisant qu'un : « On ne voyage pas hors du corps, et il n'y a personne pour voyager hors de lui. Il n'y a que du corps. Mais ce n'est pas le même que celui des naturalistes ; le corps matière véhicule de l'esprit désincarné. »³

L'âme ne se transvase pas dans un corps différent, pas plus que par cette expérience nous empruntons le système perceptif d'un autre animal. Son point de vue est assez clair, (en parlant des casques de réalité virtuelles) : « C'est certainement intéressant, mais cela revient toujours à une conception spiritualiste et dualiste de l'esprit, qui désarticule perception de l'esprit d'un côté, et action par le corps de l'autre. Dans le pistage, il se passe tout autre chose. »... « Ce qui se passe réellement, c'est que nous voyons par ses yeux, nous découvrons ses « invites ».³

VII.5 Les invites

Ce concept vient de James J. Gibson (psychologue, 1904 – 1979). Les invites est le terme qui désigne les options qui s'offrent à chacun des êtres vivants selon leurs caractéristiques physiques personnelles dans un milieu commun. Autrement dit, selon le corps que l'on possède, nous serons enclins à se tourner vers telles opérations qui ne seront pas les mêmes pour un autre corps. D'où probablement le terme d' "invites" ou d'invitation à faire quelque chose, qui exprime bien la spécificité des intentions de chaque être par rapport à son corps, et la manière dont il perçoit son environnement. : « chaque arbre, ruisseau, gué, trou de mulot, corniche, marquage territorial d'un autre, *suggère* une action différente en fonction de la forme de vie de celui qui perçoit. Une invite est comme une incitation à se lancer dans telle action, à se comporter de telle ou telle façon, qui n'a pas besoin d'être conscientisée pour être suivie ».³ Pour le loup, le sommet d'un col pourrait représenter un croisement des chemins vers d'autres directions et également un point de captation des senteurs environnantes ; il y verra un lieu propice à la marcation de son terrain. Ce lieu en hauteur où les routes et les parfums se croisent, invite le loup à le marquer comme carrefour de son terrain, et signifier que là où d'autres sentiront peut-être ce point stratégique, une présence occupera déjà l'espace.

À ce stade, il est nécessaire de reprendre la phrase de Eduardo Viveiros de Castro (anthropologue né en 1951) ayant réfléchi sur la question d'un décentrement : « [il est nécessaire] d'activer en soi les pouvoirs d'un corps différent »⁴ car en réalité, nous, êtres humains, qu'en avons-nous à faire de marquer notre territoire en haut de la cime. Certainement que nous possédons également des invites mais elles sont moins prononcées que chez les animaux, du fait que nous nous sommes extraits du monde naturel : « Un rocher en dévers est une invite au marquage géopolitique pour une panthère des neiges, une invite à signifier sa présence et son désir à ses partenaires, mais c'est une invite à se protéger de l'orage pour un bouquetin, et à se percher pour un vautour de l'Himalaya ».⁵ Ce passage montre bien comment chacun des "points de vue" lisent leur environnement et comment cette lecture se transforme en acte. Il s'agit bien d'une pensée perspectiviste au sens où, l'espace d'un instant, on emprunte le corps d'un autre et par conséquent ce qui le fait se mouvoir. Le vautour traduit bien l'idée que les capacités d'un corps influencent ses actions. Par l'image de la viande pourrie, on comprend bien que le vautour la verra comme un potentiel repas contrairement à nous qui ne l'envisagerons même pas. Et cela parce que nous sommes incapables de consommer cette viande qui nous rendrait malades. Alors que lui s'en régalerait.

VII.6 L'esprit, un flux continu..... Ou presque.

Le fait de redécouvrir la nature en termes d'invites, nous conduit inmanquablement à nous reconnecter avec elle. De plus, les invites nous conduisent vers une reconnexion à nos sens. La portée de ce pistage philosophique est donc selon moi double ; Il nous rapproche de la nature et nous reconnecte à nos sensations perdues au fil de notre auto-extraction. Par le processus de déconnexion avec la nature, nous avons perdu notre fusion entre sens et esprit. Ces pensées constantes dont j'ai fait mention dans l'introduction, sont souvent des projections, liées au futur et au passé et à mes questionnements, elles me rendent distant du moment que je vis. Je m'en suis rendu compte en essayant de pister le loup. Se décentrer et retrouver des invites, des sensations est quelque chose de très difficile. D'autant que passant plus beaucoup de temps dans la nature, il est compliqué pour nous de créer des repères, des liens durables avec elle. C'est d'ailleurs ce que nous invite à faire B. Morizot quand il nous engage à penser la nature comme notre maison (cf. chap VII, *Le pistage philosophique*). Mais la cause première qui selon moi nous en déconnecte sont nos pensées constantes qui occupent tout notre esprit. Ce moment j'ai réussi à en prendre conscience en écrivant dans mon petit carnet que j'emporte toujours avec moi lors de mes sorties. (cf. annexe 5) À cet instant, comme je le dis dans mon carnet, j'aurais aimé découvrir le monde au travers de mes sens ; sentir des variations d'odeurs, sentir des brindilles craquer sous mes pieds nus, avoir une ouïe capable de déceler un pic cognant un arole à des centaines de mètres. Cependant, rien de tout ça ne me prend. Ce qui se manifeste de manière évidente, ce sont mes pensées, mon esprit. Cette activation uniquement cérébrale ne dévoile pas grand-chose du milieu environnant. Alors je comprends mieux maintenant pourquoi nous avons tant de peine à considérer l'esprit et le corps comme une seule et même chose, car en fait nous avons perdu notre expérience du monde naturel et le corps n'étant désormais plus soumis aux sensations

d'origine, s'est désolidarisé de notre esprit, de sorte qu'aujourd'hui, ils nous apparaissent comme deux choses bien distinctes.

Cependant, il y a bien un moment où tout cela s'arrête, un moment où j'en suis libéré : le moment de la rencontre. Ce moment si particulier me plonge dans une fascination tellement intense, que tout le reste en est vaporisé. J'en conclus à présent que c'est pour cela que j'apprécie tant ces moments. Je suis pleinement là, dans le moment présent, comme un animal, observant l'autre et ne ressentant rien d'autre que l'union parfaite entre mon âme et mon corps. C'est ce que je ressens lorsque je vois un animal sauvage. Soudainement, je suis happé par sa vision, comme décrit précédemment je ne bouge plus, plus aucune pensée ne m'envahit, je suis dans l'état du loup qui chasse sa proie, qui se couche dans les hautes herbes pour ne pas se faire remarquer. Des ancestralités animales ressurgissent et je me sens bien. Je ne vis jamais autrement que dans ces moments ce type de sensations. Il s'agit d'un retour à notre mode de vie primaire, une connexion instinctive que je ne retrouve plus dans le quotidien. Nous avons tellement changé nos modes de vies que notre quotidien n'est plus propice à de telles expériences : « Les dispositifs de captage de l'attention contemporains nous rendent incapables de fixer notre concentration sur un présent, sur un désir suivi, d'aller au rythme des choses » ... « Pister restitue ici cet état intérieur devenu rare : l'état d'alerte, d'attention flottante et amoureuse à l'égard de l'imprévu. A l'aube, partir juste pour rencontrer, sans savoir ni quoi. C'est un nom possible de la vie ».⁵ Retrouver cet état d'attention complète et de surprise est pour moi essentiel. Cela permet à la manière du pistage de s'ouvrir à la nature et de s'y reconnecter : « On n'y distingue encore rien, mais quelques signes, quelques éclats d'étrange nous hissent subitement dans un état d'attention vibratile, dans une attitude d'intense disponibilité qu'on croyait oubliée ».⁵ B. Morizot reprend même la formule de E. O. Wilson qui on le rappelle s'appuie sur notre évolution pour expliquer nos comportements biophiles : « nous restons vifs et alertes dans les forêts disparues du monde ».⁶ Ici Wilson souligne le fait qu'il reste en nous des instincts liés à la nature.

Je suis profondément convaincu, que ce qui peut relier corps et esprit est l'expérience de l'instant présent que B. Morizot nous invite à retrouver à travers ce pistage. La rencontre est peut-être le dernier moment de nature assez puissant et qui fait ressortir des instincts assez ancrés pour ressentir l'unité entre l'âme et le corps ou, la puissance du moment présent. L'idée du pistage est de retrouver des sensations permettant de vivre dans une union entre sens et esprit, les sensations permettent pour un temps de rééquilibrer la délicate balance de l'unité. Sens et esprit ne se combattent plus et d'aucun pourrait-on dire qu'il a l'ascendant sur l'autre, ils s'accompagnent et forment toute la puissance animale qui se trouve en chacun de nous. On tend vers une vision qui s'écarte de Descartes, lequel perçoit le corps uniquement comme objet de trahisons et attribue aux sensations un manque de fiabilité. En tentant de réconcilier l'âme et le corps, on glisse vers ceux qui ont critiqué Descartes pour sa vision dualiste comme George Gusdorf (philosophe et épistémologue, 1912-2000) qui dira en parlant de la vision cartésienne : « on pense sans le corps, et au besoin contre lui, mais jamais avec lui ».^{6.1}

En empruntant les yeux du loup, en suivant ses invites, on perçoit une autre manière de vivre. On se laisse guider par la nature, nos sensations se mêlent à nos pensées et on ne fait qu'un avec elles.

Un autre exemple qui peut nous montrer la puissance d'un décentrement est pour B. Morizot les jumelles. Les jumelles nous plongent dans le regard d'un faucon, l'expérience nous pousse à nous abandonner, au sens où l'on ne pense plus à soi car tellement captivé par autre chose : « Les jumelles sont un instrument d'exercice spirituel : aiguisant le regard-faucon avec une telle intensité, projetant loin de soi une attention concentrée sur l'autre et une disponibilité acéphale, où l'ego disparaît presque malgré lui (je défie qui que ce soit de penser à soi lorsqu'il pointe des jumelles) ». ⁷ Ce passage entre en opposition avec la vision de Kant sur ce sujet. Kant démarque l'humain de l'animal par sa faculté de "se penser" grâce au "Je", grâce à l'ego qui élève l'humain par rapport à l'animal. B. Morizot nous invite à toute autre chose, en retrouvant un sens pleinement exploité comme la vue du faucon ; il n'y a plus de séparation entre "se penser" et "sentir" nous sommes dans le moment présent grâce à une "disponibilité acéphale". ⁷ Notre conscience réflexive qui est pour Kant une lumière qui s'éveille, est selon moi simplement le résultat d'un esprit déconnecté du corps qui en travaillant sans cesse permet de s'imaginer, d'avoir un regard sur soi. Les jumelles permettent de retrouver un instant ce pouvoir animal d'une disponibilité intense au moment présent : « C'est un oubli de soi au sens où l'on oublie son parapluie, tellement captivé par autre chose ». ⁷ Lorsque je vois un animal sauvage, je m'oublie l'espace d'un instant.

Faire l'expérience du loup, c'est faire l'expérience de quelque chose enfoui en soi, c'est redécouvrir nos ancestralités qui nous ont animés pendant si longtemps. Refaire pour un temps l'expérience du monde sauvage c'est par conséquent retrouver une pureté première et naturelle en redécouvrant une vie qui était la nôtre, un milieu qui était le nôtre et en fonction duquel nous avons évolué. C'est une manière de reprendre la forme du moule évolutif qui nous a façonné pour être en symbiose avec notre environnement et peut être corrigé les parties qui dépassent, qui ont été déformée et qui dysfonctionnent. C'est l'idée que nous nous sommes développés selon des critères et des conditions spécifiques qui aujourd'hui ne sont plus réunis, de ce fait ces évolutions, ces singularités de l'être humain, comme en possèdent chaque être, se retrouve mise à profit de chose nouvelle, et de là naît un déséquilibre. Ce raisonnement est soutenu par la description que je fais de mon esprit omniprésent. Et par ce procédé, nous redécouvrirons ce que toute la philosophie à chercher à découvrir : comment maîtriser "ses impulsions et son discours intérieur" : « le lynx à l'affut, l'ours pêcheur, la panthère à l'approche, [le loup immobile devant sa proie] » ⁷, sont capables de cette maîtrise. « Car ils possèdent plus spontanément que la plupart d'entre nous cette liberté à l'égard des pensées parasites (ce qui est aussi leur impuissance). Il nous faut l'acquérir. Nous, humains, sommes assaillis chaque fois qu'il faut être pleinement là par ce discours intérieur infini qui éloigne de la pleine conscience. » ⁷ On retrouve l'idée à plusieurs reprises dans le livre de B. Morizot que nous devrions réussir à vivre comme les animaux pour retrouver leur capacité de présence absolue au moment qui s'offre à eux : « la dispersion curieuse du corbeau, du goûteur infatigable qu'est le renard, de la concentration sans pensée parasites de l'ours, ce sont des arts animaux, des arts de vivre animaux qui, cachés à l'intérieur,

nous ont toujours nourris de leur puissance, des arts que nous n'avons fait qu'infléchir, ou oublier ».7

Chapitre VIII : Conclusion

Le loup m'a permis d'en apprendre d'avantage d'un point de vue personnel et d'une manière plus générale, sur le rapport entre humains et nature. Mon approche du vivant a souvent été éclairée par des thématiques qui concernent tous les êtres humains. C'est en ce sens que ma relation à la nature et celle des humains en général, sont deux notions qui convergent et se complètent l'une et l'autre. Le loup m'a permis de faire le pont entre plusieurs sujets qui ont tous étayé les réponses aux questions que je me posais initialement. Ainsi, la Biophilie décrit une approche éthique, sociétale et même évolutive.

Toutes ces thématiques se retrouvent en observant le loup. Nous avons vu que le retour du loup en Suisse engendre de grands débats. Sa présence et le fait qu'il s'attaque à nos animaux de rente amène une problématique non résolue et qui confronte les idées et les intentions. Plus largement, elle révèle une difficulté de cohabiter avec le monde sauvage qui nous entoure. Cette difficulté est en grande partie due au fait que nous ne faisons plus parties de ce paysage sauvage au sens où l'on s'est auto-extrait de cet environnement. Ce changement de vie implique des contradictions visibles chez le loup et chez moi-même. Le loup nous ressemble beaucoup, nous l'aimons et nous en avons fait notre compagnon pour la chasse à l'époque des chasseurs-cueilleurs, nous cohabitons avec lui. Aujourd'hui, nous le chassons, nous ne savons comment lui laisser une place dans notre environnement. Pour ma part, j'aime la nature, lorsque j'y suis, j'entretiens un lien fort avec elle. Cependant, mon expérience en tant qu'enfant m'a montré que j'avais par moments peur de cette nature. Ces moments dans la forêt s'accompagnent également d'une prise de conscience sur mon activité cérébrale. En l'occurrence ces deux situations paradoxales du loup et moi sont le symptôme d'une seule et même chose : La déconnexion de l'humain de son milieu et mode de vie naturel qui d'une part marque une frontière entre nous et le monde sauvage et qui nous a rendu toujours plus distant de nos sensations séparant ainsi l'esprit du corps.

De plus, on peut penser que cette auto-extraction condamne un essai de cohabitation entre nos vies sociétales et le monde sauvage. Le loup nous le démontre très bien, même si après que nous l'ayons complètement éliminé du territoire, une conscience écologique est apparue et a souhaité le retour du canidé, la volonté s'est transformée en fiasco lorsqu'on voit son application aujourd'hui.

Ce qu'on peut donc en déduire, c'est qu'un rapprochement dans un premier temps psychologique à la nature qui engendre le désir de petit à petit la réintégrer dans nos modes de vie ne semble pas suffisant pour réellement laisser une place correcte au vivant ; pour se faire, il faudrait revenir à un mode de vie complètement différent. L'enjeu est de taille et avant cette étape, des expériences comme le pistage philosophique ou une forme de connaissance accrue de la nature pour aller vers une diplomatie avec celle-ci, semblent des moyens

proportionnés pour opérer un rapprochement dans une deuxième temps physique à cette nature et donc concret.

VIII.1 Avis personnel

Je pense que ce qui est le plus importante à retenir est ce que B. Morizot nous dit à propos de la patience de la panthère (cf. chap IV, *La panthère, le loup et moi*). C'est ce sur quoi s'articule toute l'idée d'un pistage philosophique. Nous avons passé plus de deux millions d'années à pister, à chasser, à se mettre à l'affut comme la panthère. Un mode de vie aussi long a forcément dû laisser des traces dans notre manière de vivre aujourd'hui. Pourtant, il semblerait que nous ayons pris pour modèle et pour acquis la manière de vivre que nous expérimentons seulement depuis dix mille ans soit depuis le 31 décembre à 23h58 si l'on représentait l'histoire de la terre en une année civile (cf. annexe 6). C'est pourquoi je pense qu'il faut adopter une vision désanthropocentrée pour comprendre nos modes de vie et envisager un futur respectueux de notre environnement. Notre passé de chasseurs-cueilleurs-pisteurs est bien plus ancien que nos modes de vies civilisées. Il est indispensable de revenir à notre origine de : « forme de vie qui veut vivre au milieu d'autres formes de vie ».¹ La supériorité de l'humain qui est probablement l'interprétation d'une différence manifeste dans nos modes de vie et comportements par rapport aux animaux, ne semble plus vraiment avoir de sens lorsque on fait l'effort de comprendre qui nous sommes et qui sont ceux qui nous entourent mais qu'on ne voit pas, ou que nous ne voulons pas voir et que nous avons oublié, comme le loup...

Quant à Dominique Praz, la photographe valaisanne, elle ne manquera pas de penser au loup : « Son regard, je ne l'oublierai jamais », m'a-t-elle confié au sujet de sa rencontre avec le canidé.

C'est ce que je cherchais précisément en partant chercher le loup, croiser au moins une fois son regard rempli des plus grands secrets du monde, pour ne plus jamais l'oublier.

Grégoire Aymon

IX : Références

(Sitographie et Bibliographie par chapitre)

Chapitre II : La Biophilie

1. Biophilie. *Wikipédia : l'encyclopédie libre* [en ligne]. Dernière modification de la page le 2 août 2020 à 14 :07. [Consulté le 14 avril 2021]. Disponible à l'adresse : <https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Biophilie&oldid=173492705>
2. Albert Schweitzer, Prix Nobel de la paix. *Jeuneafrique* [en ligne]. Dernière modification de la page le 5 décembre 2003 à 00 :00. [Consulté le 18 octobre 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.jeuneafrique.com/124195/archives-thematique/albert-schweitzer-prix-nobel-de-la-paix/>
3. O'BRIEN, Liam, 2011. Albert Schweitzer : Ma vie est mon argument [enregistrement vidéo]. YouTube [en ligne]. 27 octobre 2011. [Consulté le 22 octobre 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=Wv0tK5VM4Fc&t=124s>
4. Albert Schweitzer. *Wikipédia : l'encyclopédie libre* [en ligne]. Dernière modification de la page le 3 avril 2021 à 14 :27. [Consulté le 14 avril 2021]. Disponible à l'adresse : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Albert_Schweitzer&oldid=181524302
5. Ecole de Francfort. *Wikipédia : l'encyclopédie libre* [en ligne]. Dernière modification de la page le 11 octobre 2021 à 12 :30. [Consulté le 21 octobre 2021]. Disponible à l'adresse : http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=%C3%89cole_de_Francfort&oldid=187063955
6. Dualisme (philosophie). *Wikipédia : l'encyclopédie libre* [en ligne]. Dernière modification de la page le 26 avril 2021 à 13 :04. [Consulté le 28 mai 2021]. Disponible à l'adresse : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Dualisme_\(philosophie\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Dualisme_(philosophie))
7. Fiche Philo : Etre VS Avoir. *Lalibre.be* [en ligne]. 26 décembre 2011 à 13 :59. [Consulté le 15 avril 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.lalibre.be/debats/opinions/fiche-philo-etre-vs-avoir-51b734b5e4b0de6db975a1eb#:~:text=La%20philosophie%20ne%20dit%20pas,l'individu%20cherche%20la%20s%C3%A9curit%C3%A9.>
8. Extraits de "Avoir ou être, un choix dont dépend l'avenir de l'Homme". *hugo.maugey.fr* [en ligne] 6 décembre 2019. [Consulté le 20 mai 2021]. Disponible à l'adresse : <https://hugo.maugey.fr/articles/extraits-avoir-ou-etre-erich-fromm>

9. Avoir ou Être ? Un choix dont dépend l'avenir de l'homme. *Philo05.com* [en ligne]. 14 avril 2021. [Consulté le 15 avril 2021]. Disponible à l'adresse :
https://www.philo5.com/Mes%20lectures/Fromm_AvoirOuEtre.htm#_top

10. Hippie. *Wikipédia : l'encyclopédie libre* [en ligne]. Dernière modification de la page le 16 avril 2021 à 05 :36. [Consulté le 17 avril 2021]. Disponible à l'adresse :
<https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Hippie&oldid=181950806>

11. Timothy Leary. *Wikipédia : l'encyclopédie libre* [en ligne]. Dernière modification de la page le 28 mai 2021 à 13 :56. [Consulté le 29 mai 2021]. Disponible à l'adresse :
https://fr.wikipedia.org/wiki/Timothy_Leary

12. Edward Osborne Wilson. *Wikipédia : l'encyclopédie libre* [en ligne]. Dernière modification de la page le 15 mars 2021 à 16 :33. [Consulté le 17 avril 2021]. Disponible à l'adresse :
https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Edward_Osborne_Wilson&oldid=180901743

13. WORSTER, Donald, 2008. *A Passion for Nature: The Life Of John Muir*. 544p. 195166825

14. O. WILSON, Edward, 2007. *Biophilia and the Conservation Ethic*. 9p. 9780203792650

O. WILSON, Edward, 2012. *Biophilie*. José Corti. Biophilia n 1. 224p. 978-2-7143-1078-1

15. Ibdm.

16. Stephen R. Kellert. Yale College [en ligne]. [Consulté le 20 mai 2021]. Disponible à l'adresse :
<https://branford.yalecollege.yale.edu/stephen-r-kellert>

17. R. Kellert, Stephen, 1997. *The Value of Life: Biological Diversity and Human Society*. Island Press, Washington DC. ISBN 1-55963-317-4

Chapitre III : la biophilie et moi

1. AYMON, Grégoire, 2020. *Photo d'un cassenoix moucheté*. [Fichier IMG] 18 octobre 2020 à 15 :46. Vallon de Réchy. Canon EOS 80 D

2. AYMON, Grégoire, 2020. *Photo d'un écureuil roux*. [Fichier IMG] 18 octobre 2020 à 15 :46. Vallon de Réchy. Canon EOS 80 D

3. AYMON, Grégoire, 2020. *Photo d'un chèvrevuil*. [Fichier IMG] 18 octobre 2020 à 15 :46. Vallon de Réchy. Canon EOS 80 D

4. AYMON, Grégoire, 2020. *Photo d'un cerf élaphe*. [Fichier IMG] 18 octobre 2020 à 15 :46. Vallon de Réchy. Canon EOS 80 D

5. PORTNER, Alain, 2017. La marche, bonne pour la tête et les jambes. *Migros Magazine* [en ligne]. 26 juin 2017. Page 1 [Consulté le 22 avril 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.chuv.ch/fileadmin/sites/cms/documents/fmch2606-11.pdf>

6. AYMON, Barnabé, 2020. *Photo d'un brocard*. [Fichier IMG] 18 octobre 2020 à 15 :46. Vallon de Réchy. Canon EOS 80 D

7. AYMON, Grégoire, 2020. *Photo d'une chevrette*. [Fichier IMG] 18 octobre 2020 à 15 :46. Vallon de Réchy. Canon EOS 80 D

8. ROUSSEAU, Jean-Jacques, 1776. *Rêveries du promeneur solitaire*. Imprimé en juin 2020. Espagne : Edition de Michèle Crogiez. Le livre de poche, 31/6099/1

9. *Ibid.*

Chapitre IV : Coévolution entre loups, humains et autres animaux

1. MORIZOT, Baptiste, 2018. *Sur la piste animale*. Actes Sud. Lonrai : Normandie Roto Impression s.a.s. Mondes Sauvages, Pour une nouvelle alliance, 2001951. ISBN 978-2-330-09251-1.

2. *Ibid.*

3. RADINGER, Elli H., 2018. *La sagesse des loups*. Random House GmbH. France: Guy Trédaniel. Huitième Edition, n°008132. ISBN 978-2-81-8132-1672-4

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*

9. MIDAL, Fabrice, 2020. *3 minutes de philosophie pour redevenir humain*. Flammarion. France : CPJ. Versilio, 157644. ISBN : 978-2-0814-8924-0

10. SCHWEITZER, Laurent, 2020. *L'Inde traditionnelle*. [Prise de note]. 9 janvier 2020. Support de cours : *L'Inde traditionnelle*, Gymnase de Chamblandes, 2020.

11. D. OVODOV Nikolai, J. CROCKFORD Susan, V. KUZMIN Yaroslav , F. G HIGHAM Thomas, W. L. HODGINS Gregory, VAN DER PLICHT Johanner, 2011. A 33,000-Year-Old Incipient Dog from the Altai Mountains of Siberia: Evidence of the Earliest Domestication Disrupted by the last Glacial Maximum. *Plos One* [en ligne]. 27 juillet 2021. [Consulté le 24 octobre 2021]. Disponible à l'adresse : <https://journals.plos.org/plosone/article?id=10.1371/journal.pone.0022821>

12. JOUVENTIN, Pierre, 2018. Du loup au chien (et à l'homme). *POUR LA SCIENCE BLOGS* [en ligne]. 28 avril 2018. [Consulté le 24 octobre 2021]. Disponible à l'adresse : https://scilogs.fr/ecologie-science-societe/2018/04/28/loup-chien-a-lhomme/#_ftn1
13. MARSHALL-PESCINI S., RAO A., VIRÁNYI Z, 2017. The role of domestication and experience in 'looking back' towards humans in an unsolvable task. *Scientific Article* [en ligne]. 19 avril 2017. [Consulté le 24 octobre 2021]. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.1038/srep46636>
14. MARSHALL-PESCINI S., COLOMBO E., PASSALACQUA C., MEROLA I., PRATO-PREVIDE E., 2013. Gaze alternation in dogs and toddlers in an unsolvable task: Evidence of an audience effect. 30 mars 2013 [Consulté le 20 octobre 2021]. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.1007/s10071-013-0627-x>
15. KAMINSKI Juliane, M. WALLER Bridget, DIOGO Rui, HARTSTONE-ROSE Adam, M. BURROWS Anne, 2019. Evolution of facial muscle anatomy in dogs. *PNAS* [en ligne] 17 juin 2019. [Consulté le 24 octobre 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.pnas.org/content/116/29/14677>
16. KRAHMER Emiel, RUTTKAY Zsofia, SWERTS Marc, WESSELINK Wieger, 2002. Pitch, Eyebrows and the Perception of Focus. Mars 2002. [Consulté le 24 octobre 2021]. Disponible à l'adresse : https://www.researchgate.net/publication/2902938_Pitch_Eyebrows_and_the_Perception_of_Focus
17. MORIZOT, Baptiste, 2018. Sur la piste animale. Actes Sud. Lonrai : Normandie Roto Impression s.a.s. Mondes Sauvages, Pour une nouvelle alliance, 2001951. ISBN 978-2-330-09251-1.

Chapitre V : Le loup, reflet d'une cohabitation difficile entre Humains et Nature

1. IBARROLA, Ainhoa, 2020. *Faut-il protéger les grands prédateurs ou s'en méfier ? La question divise en Suisse*. Grand Format RTS [en ligne]. Juillet 2020. Chapitre 01. [Consulté le 20 août 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.rts.ch/info/suisse/11500242-faut-il-protoger-les-grands-predateurs-ou-sen-mefier-la-question-divise-en-suisse.html>
2. *Statut du loup en Suisse*. www.kora.ch [en ligne]. [Consulté le 20 juin 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.kora.ch/index.php?id=90&L=2>
3. CHAVE, Séverine, 2020. *La Suisse et le loup : une fable houleuse* [enregistrement vidéo]. YouTube [en ligne]. 6 septembre 2020. [Consulté le 20 juin 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=JScxGnGfEA>
4. *Ibid.*

5. Office fédéral de l'environnement, 2020. Le loup en Suisse. *uvek.admin.ch* [en ligne]. 27 février 2020. [Consulté le 20 juin 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.uvek.admin.ch/uvek/fr/home/detec/votations/loi-sur-la-chasse/le-loup-en-suisse.html#>
6. GUELPA Béatrice, JORDAN Cédric, GERSTER Jeanne, 2019. *Des éleveurs et des loups* [enregistrement vidéo]. YouTube [en ligne]. 16 septembre 2019. [Consulté le 24 juin 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=l7bADSChbyI&t=17s>
7. Votations fédérales : la loi sur la chasse fait resurgir le débat sur le loup. *www.lenouvelliste.ch* [en ligne]. 25.08.2020. [Consulté le 20 juin 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.lenouvelliste.ch/dossiers/votations-federales-du-27-septembre-2020/articles/votations-federales-la-loi-sur-la-chasse-fait-resurgir-le-debat-sur-le-loup-968522>
8. Loi sur la chasse : le Valais se cristallise sur le loup. *www.24heures.ch* [en ligne]. 25.08.2020. [Consulté le 20 juin 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.24heures.ch/loi-sur-la-chasse-le-valais-se-cristallise-sur-le-loup-421643908478>
9. Kristina VOGT, Manuela VON ARX, Ralph MANZ, Fridolin ZIMMERMANN, Florin KUNZ et Urs BREITENMOSER, 2020. Rapports Kora. *www.kora.ch* [en ligne] Septembre 2020. [Consulté le 21 juin 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.kora.ch/index.php?id=345>
10. *Ibid.*
11. VON TSCHUDI, Friedrich, 1859. *Les alpes, description pittoresque de la nature et de la faune alpestres*. Berne & Strasbourg, Librairie Dalp & Treuttel Et Wurt
12. RENCK, Jean-Luc, 1996. Loup en Suisse : plus dérangeant qu'effrayant. <https://www.sac-cas.ch> [en ligne]. Mars 1996. [Consulté le 2 septembre 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.sac-cas.ch/fr/les-alpes/loup-en-suisse-plus-derangeant-queffrayant-le-retour-du-12875/>
13. D. C. LINNELL John, ANDERSEN Reidar, BALCIAUSKAS Linas, 2002. The fear of wolves: A review of wolf attacks on humans. www.researchgate.net [en ligne] Octobre 2002. [Consulté le 20 octobre 2021]. Disponible à l'adresse : https://www.researchgate.net/publication/236330045_The_fear_of_wolves_A_review_of_wolf_attacks_on_humans
14. RADINGER, Elli H., 2018. *La sagesse des loups*. Random House GmbH. France : Guy Trédaniel. Huitième Edition, n°008132. ISBN 978-2-81-8132-1672-4
15. GUELPA Béatrice, JORDAN Cédric, GERSTER Jeanne, 2019. *Des éleveurs et des loups* [enregistrement vidéo]. YouTube [en ligne]. 16 septembre 2019. [Consulté le 24 juin 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=l7bADSChbyI&t=17s>
16. Votations fédérales : la loi sur la chasse fait resurgir le débat sur le loup. *www.lenouvelliste.ch* [en ligne]. 25.08.2020. [Consulté le 20 juin 2021]. Disponible à l'adresse :

<https://www.lenouvelliste.ch/dossiers/votations-federales-du-27-septembre-2020/articles/votations-federales-la-loi-sur-la-chasse-fait-resurgir-le-debat-sur-le-loup-968522>

17. BUSSLINGER, Boris, 2020. Vivre avec le loup. www.letemps.ch [en ligne]. 28.08.2020. [Consulté le 12 juillet 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.letemps.ch/suisse/vivre-loup>

18. Défense des grands prédateurs. www.wwf.ch [en ligne]. [Consulté le 12 juillet 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.wwf.ch/fr/projets/defense-des-grands-predateurs>

19. *Ibid.*

20. Le loup a besoin de place : dans la nature et dans nos esprits. www.wwf.ch [en ligne]. [Consulté le 12 juillet 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.wwf.ch/fr/especes/loup-un-predateur-social>

21. DE GRAFFENRIED, Valérie, 2021. Dans l'Ouest américain, la guerre du loup. www.letemps.ch [en ligne] 3 juillet 2021. [Consulté le 30 août 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.letemps.ch/sciences/ouest-americain-guerre-loup>

22. VILLARD, Philippe, 2017. Quand le lynx est tenu à l'œil. www.laregion.ch [en ligne] 17 janvier 2017. [Consulté le 17 octobre 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.laregion.ch/quand-le-lynx-est-tenu-a-loeil/>

23. BUSSLINGER, Boris, 2020. Vivre avec le loup. www.letemps.ch [en ligne]. 28.08.2020. [Consulté le 12 juillet 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.letemps.ch/suisse/vivre-loup>

24. *Ibid.*

Chapitre VI : Des rapports déconnectés entre Humains et Nature

1. BREGMAN, Rutger, 2019. *HUMANITE Une Histoire Optimiste*. Seuil. Lonrai : Normandie Roto Impression s.a.s. n° 139220. ISBN : 978-2-02-139220-3

2. NOAH HARARI, Yuval, 2018. *21 leçons pour le XXI^e siècle*. Albin Michel. Espagne : Black Print. n°23087/03. ISBN : 978-2-226-43603-0

3. Viviane, 2021. Une histoire du loup et des hommes. www.histoire-pour-tous.fr [en ligne]. 27 septembre 2021 [Consulté le 29 octobre 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.histoire-pour-tous.fr/dossiers/4160-le-loup-et-les-hommes-histoire-et-legendes.html>

4. *Loup y es-tu ? Histoire d'une peur*. [émission radio] Concordance Des Temps [en ligne]. 12 novembre 2011 [Consulté le 29 octobre 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.franceculture.fr/emissions/concordance-des-temps/loup-y-es-tu-histoire-dune-peur>

5. *l'homme et le loup*. [émission radio] Les Chemins de la connaissance [en ligne]. 1995 [Consulté le 29 octobre 2021]. Disponible à l'adresse :

<https://www.franceculture.fr/histoire/quand-les-hommes-aimaient-les-loups>

6. Kristina VOGT, Manuela VON ARX, Ralph MANZ, Fridolin ZIMMERMANN, Florin KUNZ et Urs BREITENMOSER, 2020. Rapports Kora. www.kora.ch [en ligne] Septembre 2020.

[Consulté le 21 juin 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.kora.ch/index.php?id=345>

7. Depuis que j'ai commencé ce travail sur le loup, plusieurs personnes m'ont régulièrement envoyé des articles à son propos. Je ne les ai pas utilisés pour mon travail, ils ne seront donc pas cités comme le reste de mes sources. Ils illustrent simplement l'actualité et la récurrence du sujet. En voici quelques-uns :

https://france3-regions.francetvinfo.fr/bourgogne-franche-comte/entre-france-et-suisse-les-loups-se-sont-installes-dans-le-massif-du-jura-les-defenseurs-se-mobilisent-contre-le-tir-de-deux-louveteaux-2282782.html?utm_medium=Social&utm_source=Facebook&fbclid=IwAR0BFb7kFvhqEDBdn2LsUK1FPGCbVZewppgYmBvmAzodJjuoKrv_2spsNhk#Echobox=1633607464-1 (7.10.2021)

[https://www.letemps.ch/search?keywords=%22Rapha%C3%ABl%20Arlettaz%22§ion=AlI&sort by=search api relevance&sort order=DESC](https://www.letemps.ch/search?keywords=%22Rapha%C3%ABl%20Arlettaz%22§ion=AlI&sort%20by=search%20api%20relevance&sort%20order=DESC) (04.02.2020)

<https://www.blick.ch/fr/news/suisse/le-photographe-julien-regamey-temoigne-j-ai-vu-des-loups-traverser-des-troupeaux-sans-attaquer-id16726577.html> (04.08.2021)

<https://www.lacote.ch/articles/regions/district-de-nyon/l-humain-ne-fait-pas-partie-du-regime-alimentaire-du-loup-1105335?aio-facebook-post> (02.09.2021)

<https://www.lenouvelliste.ch/articles/suisse/les-grisons-veulent-abattre-au-moins-un-loup-1094782> (27.07.2021)

8. Kristina VOGT, Manuela VON ARX, Ralph MANZ, Fridolin ZIMMERMANN, Florin KUNZ et Urs BREITENMOSER, 2020. Rapports Kora. www.kora.ch [en ligne] Septembre 2020.

[Consulté le 21 juin 2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.kora.ch/index.php?id=345>

9. MORIZOT, Baptiste, 2018. *Sur la piste animale*. Actes Sud. Lonrai : Normandie Roto Impression s.a.s. Mondes Sauvages, Pour une nouvelle alliance, 2001951. ISBN 978-2-330-09251-1.

10. PLUMWOOD, Val, 1995. *Human Vulnerability and the Experience of Being Prey*. Quadrant. N° 314

11. BREGMAN, Rutger, 2019. *HUMANITE Une Histoire Optimiste*. Seuil. Lonrai : Normandie Roto Impression s.a.s. n° 139220. ISBN : 978-2-02-139220-3

12. KANT, Emmanuel, 1964. *Anthropologie du point de vue pragmatique*. Librairie J. Vrin. Biblio Textes Philosophiques ISBN 978-2-7116-1964-1

13. DESCARTES, René, 2016. *Discours de la méthode*. GF Flammarion. Espagne : Novoprint. N° L. 01EHPN000793.C002. ISBN : 978-2-0813-9071-3

14. BERGSON, Henri, 1959. *ŒUVRES, L'Évolution Créatrice*. Edition du Centenaire. Paris : Presses Universitaires De France. N° 31 251. IMP : 22 003

Chapitre VII : Repenser nos liens au vivant

0. Citation du jour. *citations.ouest-france.fr* [en ligne] [Consulté le 1 novembre 2021]. Disponible à l'adresse : <https://citations.ouest-france.fr/citation-albert-schweitzer/nous-devons-combattre-esprit-cruaute-111135.html>

1. MORIZOT, Baptiste, 2018. *Sur la piste animale*. Actes Sud. Lonrai : Normandie Roto Impression s.a.s. Mondes Sauvages, Pour une nouvelle alliance, 2001951. ISBN 978-2-330-09251-1.

2. LIEBENBERG, Louis 1990. *The Art of Tracking. The Origine of Science*. Claremont: David Philip Publishers. ISBN: 978-0864861313

3. MORIZOT, Baptiste, 2018. *Sur la piste animale*. Actes Sud. Lonrai : Normandie Roto Impression s.a.s. Mondes Sauvages, Pour une nouvelle alliance, 2001951. ISBN 978-2-330-09251-1.

4. VIVEIROS DE CASTRO, Eduardo, 2009. *Métaphysiques cannibales*. PUF. MétaphysiqueS. ISBN : 978-2-13-057811-6

5. MORIZOT, Baptiste, 2018. *Sur la piste animale*. Actes Sud. Lonrai : Normandie Roto Impression s.a.s. Mondes Sauvages, Pour une nouvelle alliance, 2001951. ISBN 978-2-330-09251-1.

6. O. WILSON, Edward, 2012. *Biophilie*. Editions Corti. Paris : José Corti. Biophilia n°1. ISBN : 978-2-7143-1078-1

6.1 GUSDORF, George, 1963. *Mythe et métaphysique*. Champs. Flammarion.

7. MORIZOT, Baptiste, 2018. Sur la piste animale. Actes Sud. Lonrai : Normandie Roto Impression s.a.s. Mondes Sauvages, Pour une nouvelle alliance, 2001951. ISBN 978-2-330-09251-1.

Chapitre VIII : Conclusion

1. cf. note n°4 chap II

X. Annexes

Annexe 1

Posté à l'affût 20:14

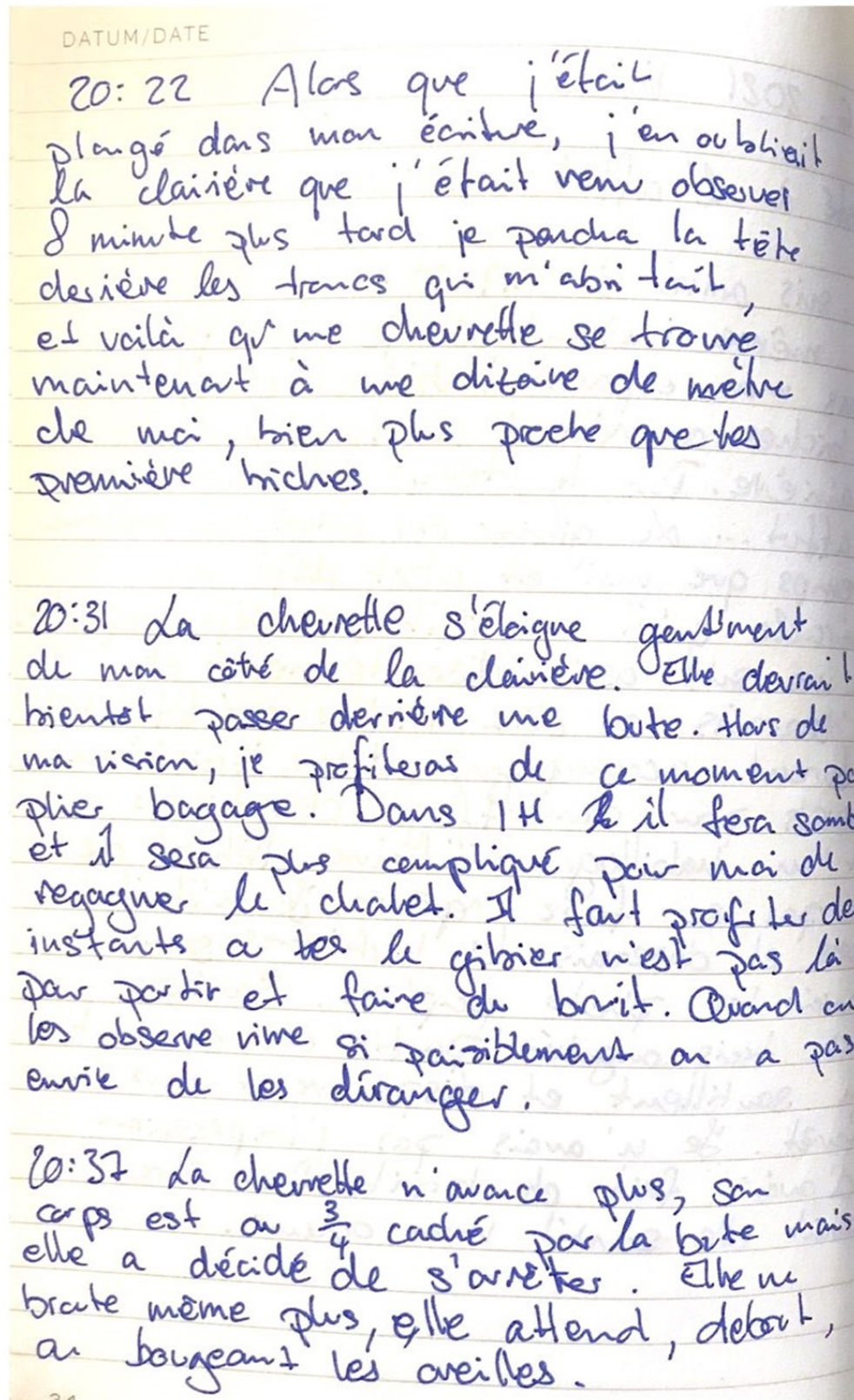
Je suis arrivé à 19:20.

Au même instant où je pris place dans mon espace habituel d'affût, 2 biches arrivèrent au bout de la clairière. Pas le temps de monter l'affût... du gibier est arrivé en même temps que moi et c'est déjà un miracle qu'il ne soit pas déjà repartie.

Je me suis assis discrètement et j'observais ces deux biches qui bientôt furent accompagnée d'une troisième.

J'avais par camouflage deux tracs et un habillage militaire. Délicat de ne pas se faire repérer. Je m'étais assis et observais les herbivores sans pouvoir les photo graphier. Soudain, les trois angulés partirent en courant en sautillant et disparurent dans la forêt. Je n'avais pas l'impression d'avoir fait du bruit. Peut être avait elle senti mon odeur.

Annexe 2



Annexe 3

21.33 De retour au chalet et après avoir fait un petit tour de la clairière qui l'entoure, j'observe une biche. Elle se situe en contrebas dans une enclave dégagée de la forêt. Il commence à faire nuit. Elle broute avec sérénité. Elle est seule, le soir, dans la forêt. Et moi je l'observe, couché dans l'herbe, mon calpin ~~sur~~ au sol et mon stylet en main. Se doute-t-elle seulement qu'elle est en ce moment même observée? Non. Elle serait déjà partie. Elle n'a absolument aucune idée de ma présence. Il y a quelque chose d'étrange dans cette situation. Ce quelque chose est qu'en fait, pour elle, je n'existe pas. Si le moindre doute l'envahissait, elle s'enfuirait. S'échapper à sa connaissance. Elle ne me perçoit pas.

Il s'avéra que la chevreuille s'était cachée! En l'observant, je pu voir que son corps était ~~sois~~ allongé et ceci fut confirmé lorsqu'elle se leva ensuite. Plus rare de voir ces animaux faire la sieste, dommage

Annexe 4

DATUM/DATE

Il m'est arrivé pendant un affût d'attirer un peu trop la curiosité d'une chevrette. Souvent, lorsque je passait en des cas animaux, ils traversent la clairière d'un bout à l'autre. Ici, la chevrette partait depuis l'autre côté et se dirigeait vers moi. Elle ne pouvait absolument pas me distinguer car j'étais derrière un treillis militaire de camouflage. Je faisais parfois quelques bruits par lesquelles elle leva la tête. Elle n'aperçut rien et donc en lieu et place de la peur naissait en elle la curiosité. Le cliquetis de la photo l'intriguait et bientôt elle ne se trouvait plus qu'à quelque mètres de moi. Je n'appréciais pas totalement ce moment car l'animal persuade de découvrir quelque chose qui pouvait l'intéresser allait bientôt tomber sur un humain embusqué par laquelle elle avait sûrement déjà ressenti mes sentiments d'aversion. J'allais la surprendre et donc lui faire peur.

Annexe 5

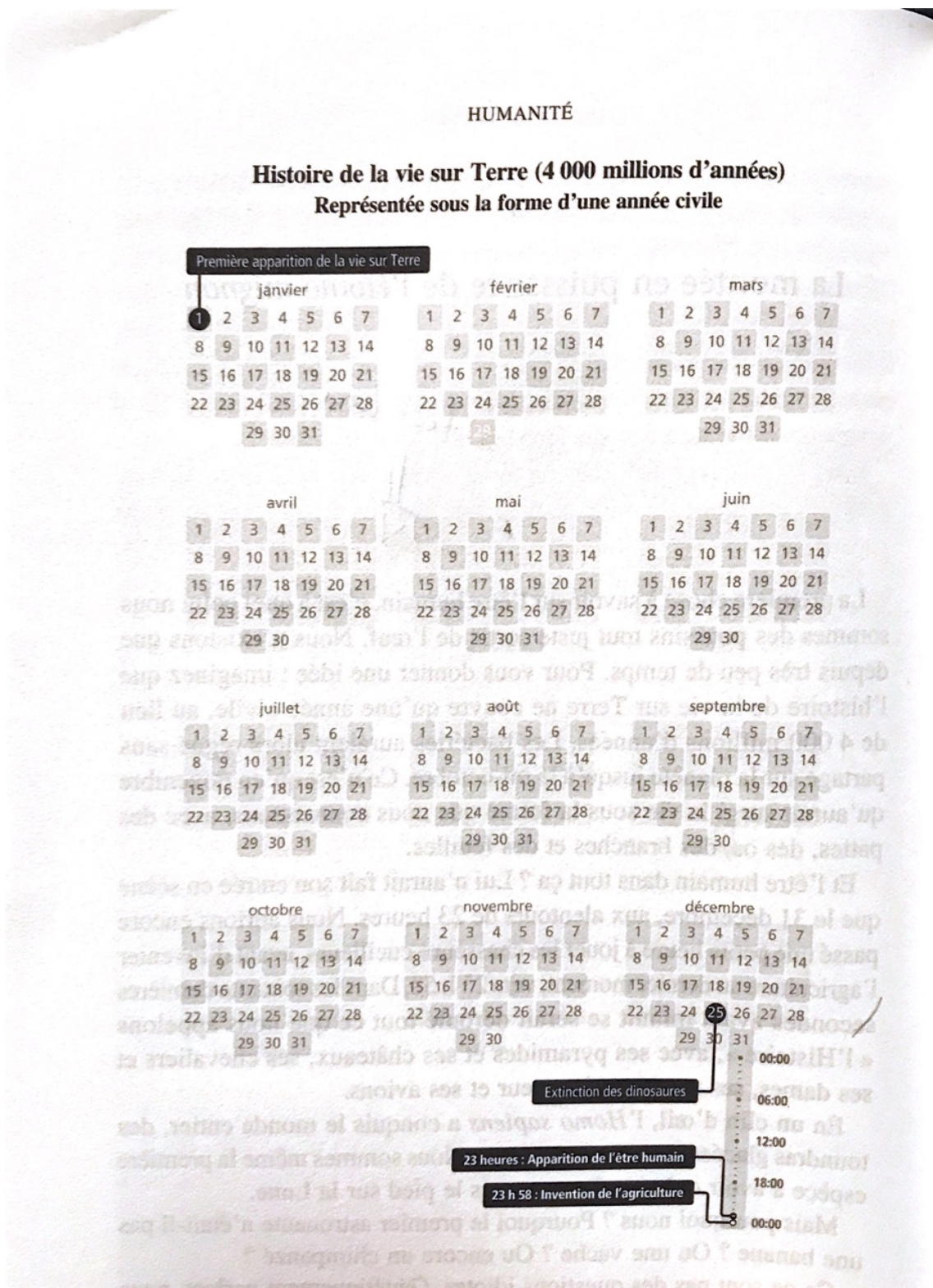
4 septembre 2021 10:12

Je suis en pleine forêt. Je marche en espérant tomber sur du gibier. Mais quelque chose me frappe et semble trop intéressant pour ne pas prendre cette pause qui laisse mon crayon trouver le papier.

Je suis seul. Dans la belle forêt discrète et très bruyante. Ce moment de tranquillité fait ressortir un phénomène qui se dissipe lorsque l'on est cours au quotidien. Le flux de l'Esprit. Je souhaiterais que tout mes sens soient en éveil, mais impossible. Je chante dans ma tête, je pense à ce que dirait mon père quand je lui montrerais ce bois de cerf que je n'ai même pas encore trouvé. Et déjà, je me sens mieux, la présente écriture me sertage, conduits mes pensées ailleurs que dans mon tourbillon cérébral. Bon dieu mais quel outil incontrôlable. Haravi. Une pensée au chasse me arrête. Lorsque ce flux constant se stoppe. Je suis amarré, comme lorsque je vais amarré

un chamois

Annexe 6



BREGMAN, Rutger, 2019. *HUMANITE Une Histoire Optimiste*. Seuil. Lonrai : Normandie Roto Impression s.a.s. n° 139220. ISBN : 978-2-02-139220-3

XI. Remerciement

Je tiens à remercier toutes les personnes qui ont participé de près ou de loin à l'élaboration de ce travail de maturité : Un grand merci aux intervenants externes pour leur interview, aux professeur(e)s m'ayant donné des pistes de réflexion, aux gens qui ont participé à la collecte d'informations sur le loup, aux personnes qui ont relu mon travail et à mon enseignante référente pour son suivi rigoureux et ses propositions de lectures qui se sont avérées éclairantes.